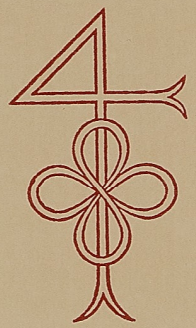
LORENZACCIO

B.16
1.988

CF004180922
B.N.C.F.

B. 16
1
988
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

B
BIBLIO
CEN



LA COMPAGNIE TYPOGRAPHIQUE

ALFRED DE MUSSET

Lorenzaccio

DRAME

LA COMPAGNIE
TYPOGRAPHIQUE
PARIS

10. MAG. 1974

B°16. 1. 988

PERSONNAGES

ALEXANDRE DE MÉDICIS, duc de Florence
LORENZO DE MÉDICIS (Lorenzaccio) } *ses cousins*
COME DE MÉDICIS
Le Cardinal CIBO
Le Marquis CIBO, son frère
SIRE MAURICE, chancelier des Huit
Le Cardinal BACCIO VALORI, commissaire apostolique
JULIEN SALVIATI
PHILIPPE STROZZI
PIERRE STROZZI
THOMAS STROZZI } *ses fils*
LÉON STROZZI, prieur de Capoue
ROBERTO CORSINI, provéditeur de la forteresse
PALLA RUCCELLAÏ
ALAMANNO SALVIATI } *seigneurs républicains*
FRANÇOIS PAZZI
BINDO ALTOVITI, oncle de Lorenzo
VENTURI, bourgeois
TEBALDEO, peintre
SCORONCONCOLO, spadassin
Les Huit
GIOMO LE HONGROIS, écuyer du duc
MAFFIO, bourgeois

Deux Dames de la cour et un Officier allemand
Un Orfèvre, un Marchand, deux Précepteurs et deux enfants, Pages, Soldats, Moines, Courtisans, Bannis, Écoliers, Domestiques, Bourgeois, etc., etc.

MARIE SODERINI, mère de Lorenzo

CATHERINE GINORI, sa tante

La Marquise CIBO

LOUISE STROZZI

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Un jardin. — Clair de lune. Un pavillon dans le fond, un autre sur le devant.

*

Entrent Le Duc et Lorenzo, couverts de leurs manteaux; Giomo, une lanterne à la main.

LE DUC

Qu'elle se fasse attendre encore un quart d'heure, et je m'en vais. Il fait un froid de tous les diables.

LORENZO

Patience, Altesse, patience.

LE DUC

Elle devait sortir de chez sa mère à minuit; il est minuit, et elle ne vient pourtant pas.

LORENZO

Si elle ne vient pas, dites que je suis un sot, et que la vieille mère est une honnête femme.

LE DUC

Entrailles du pape! avec tout cela je suis volé d'un millier de ducats!

LORENZO

Nous n'avons avancé que moitié. Je réponds de la petite. Deux grands yeux languissants, cela ne trompe pas. Quoi de plus curieux pour le connaisseur que la débauche à la mamelle? Voir dans un enfant de quinze ans la rouée à venir; étudier, ensemencer, infiltrer paternellement le filon mystérieux

du vice dans un conseil d'ami, dans une caresse au menton – tout dire et ne rien dire, selon le caractère des parents – habituer doucement l'imagination qui se développe à donner des corps à ses fantômes, à toucher ce qui l'effraye, à mépriser ce qui la protège! Cela va plus vite qu'on ne pense; le vrai mérite est de frapper juste. Et quel trésor que celle-ci! tout ce qui peut faire passer une nuit délicieuse à votre Altesse! Tant de pudeur! Une jeune chatte qui veut bien des confitures, mais qui ne veut pas se salir la patte. Proprette comme une Flamande! La médiocrité bourgeoise en personne. D'ailleurs, fille de bonnes gens, à qui leur peu de fortune n'a pas permis une éducation solide; point de fond dans les principes, rien qu'un léger vernis; mais quel flot violent d'un fleuve magnifique sous cette couche de glace fragile qui craque à chaque pas! Jamais arbuste en fleur n'a promis de fruits plus rares, jamais je n'ai humé dans une atmosphère enfantine plus exquise odeur de courtisanerie.

LE DUC

Sacrebleu! je ne vois pas le signal. Il faut pourtant que j'aille au bal chez Nasi; c'est aujourd'hui qu'il marie sa fille.

GIOMO

Allons au pavillon, monseigneur. Puisqu'il ne s'agit que d'emporter une fille qui est à moitié payée, nous pouvons bien taper aux carreaux.

LE DUC

Viens par ici; le Hongrois a raison. (*Ils s'éloignent.*)

(*Entre Maffio.*)

MAFFIO

Il me semblait dans mon rêve voir ma sœur traverser notre jardin, tenant une lanterne sourde, et couverte de pierreries. Je me suis éveillé en sursaut. Dieu sait que ce n'est qu'une illusion, mais une illusion trop forte pour que le sommeil ne s'enfuie pas devant elle. Grâce au ciel, les fenêtres du pavillon où couche la petite sont fermées comme de coutume; j'aperçois faiblement la lumière de sa lampe entre les feuilles de notre vieux figuier. Maintenant mes folles terreurs se dissipent; les battements précipités de mon cœur font place à une douce tranquillité. Insensé! mes yeux se remplissent de larmes, comme si ma pauvre sœur avait couru un véritable danger. — Qu'entends-je? Qui remue là entre les branches?

(*La sœur de Maffio passe dans l'éloignement.*)

Suis-je éveillé? c'est le fantôme de ma sœur. Il tient une lanterne sourde, et un collier brillant étincelle sur sa poitrine aux rayons de la lune. Gabrielle! Gabrielle! où vas-tu?

(*Rentrent Giomo et le duc.*)

GIOMO

Ce sera le bonhomme de frère pris de somnambulisme. — Lorenzo conduira votre belle au palais par

la petite porte; et quant à nous, qu'avons-nous à craindre?

MAFFIO

Qui êtes-vous? Holà! arrêtez! (*Il tire son épée.*)

GIOMO

Honnête rustre, nous sommes tes amis.

MAFFIO

Où est ma sœur? que cherchez-vous ici?

GIOMO

Ta sœur est dénichée, brave canaille. Ouvre la grille de ton jardin.

MAFFIO

Tire ton épée et défends-toi, assassin que tu es!

GIOMO

(*Saute sur lui et le désarme.*) Halte-là! maître sot, pas si vite.

MAFFIO

Ô honte! ô excès de misère! S'il y a des lois à Florence, si quelque justice vit encore sur la terre, par ce qu'il y a de vrai et de sacré au monde, je me jetterai aux pieds du duc, et il vous fera pendre tous les deux.

GIOMO

Aux pieds du duc?

MAFFIO

Oui, oui, je sais que les gredins de votre espèce égorgent impunément les familles. Mais que je

meure, entendez-vous, je ne mourrai pas silencieux comme tant d'autres. Si le duc ne sait pas que sa ville est une forêt pleine de bandits, pleine d'empoisonneurs et de filles déshonorées, en voilà un qui le lui dira. Ah! massacre! ah! fer et sang! j'obtiendrai justice de vous!

GIOMO

(*L'épée à la main.*) Faut-il frapper, Altesse?

LE DUC

Allons donc! frapper ce pauvre homme! Va te recoucher, mon ami, nous t'enverrons demain quelques ducats. (*Il sort.*)

MAFFIO

C'est Alexandre de Médicis!

GIOMO

Lui-même, mon brave rustre. Ne te vante pas de sa visite, si tu tiens à tes oreilles. (*Il sort.*)

SCÈNE II

Une rue. — Le point du jour.

*

Plusieurs masques sortent d'une maison illuminée; un Marchand de soieries et un Orfèvre ouvrent leurs boutiques.

LE MARCHAND DE SOIERIES

Hé, hé, père Mondella, voilà bien du vent pour mes étoffes. (*Il étale ses pièces de soie.*)

L'ORFÈVRE

(*Bâillant.*) C'est à se casser la tête. Au diable leur noce! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LE MARCHAND

Ni ma femme non plus, voisin; la chère âme s'est tournée et retournée comme une anguille. Ah! dame! quand on est jeune, on ne s'endort pas au bruit des violons.

L'ORFÈVRE

Jeune! jeune! cela vous plaît à dire. On n'est pas jeune avec une barbe comme celle-là, et cependant Dieu sait si leur damnée musique me donne envie de danser. (*Deux écoliers passent.*)

PREMIER ÉCOLIER

Rien n'est plus amusant. On se glisse contre la porte au milieu des soldats, et on les voit descendre avec leurs habits de toutes les couleurs. Tiens, voilà la maison des Nasi.

(*Il souffle dans ses doigts.*) Mon portefeuille me glace les mains.

DEUXIÈME ÉCOLIER

Et on nous laissera approcher?

PREMIER ÉCOLIER

En vertu de quoi est-ce qu'on nous en empêcherait? Nous sommes citoyens de Florence. Regarde tout ce monde autour de la porte; en voilà des chevaux, des pages et des livrées! Tout cela va et vient, il n'y a qu'à s'y connaître un peu; je suis capable de nom-

mer toutes les personnes d'importance; on observe bien tous les costumes, et le soir on dit à l'atelier: J'ai une terrible envie de dormir, j'ai passé la nuit au bal chez le prince Aldobrandini, chez le comte Salviati; le prince était habillé de telle ou telle façon, la princesse de telle autre, et on ne ment pas. Viens, prends ma cape par derrière.

(*Ils se placent contre la porte de la maison.*)

L'ORFÈVRE

Entendez-vous les petits badauds? Je voudrais qu'un de mes apprentis fît un pareil métier.

LE MARCHAND

Bon, bon, père Mondella, où le plaisir ne coûte rien, la jeunesse n'a rien à perdre. Tous ces grands yeux étonnés de ces petits polissons me réjouissent le cœur. — Voilà comme j'étais, humant l'air et cherchant les nouvelles. Il paraît que la Nasi est une belle gaillarde, et que le Martelli est un heureux garçon. C'est une famille bien florentine, celle-là! Quelle tournure ont tous ces grands seigneurs! J'avoue que ces fêtes-là me font plaisir, à moi. On est dans son lit bien tranquille, avec un coin de ses rideaux retroussé; on regarde de temps en temps les lumières qui vont et viennent dans le palais; on attrape un petit air de danse sans rien payer, et on se dit: Hé, hé, ce sont mes étoffes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu, sur le cher corps de tous ces braves et loyaux seigneurs.

L'ORFÈVRE

Il en danse plus d'une qui n'est pas payée, voisin; ce sont celles-là qu'on arrose de vin et qu'on frotte sur les murailles avec le moins de regret. Que les grands seigneurs s'amusent, c'est tout simple — ils sont nés pour cela. Mais il y a des amusements de plusieurs sortes, entendez-vous?

LE MARCHAND

Oui, oui, comme la danse, le cheval, le jeu de paume et tant d'autres. Qu'entendez-vous vous-même, père Mondella?

L'ORFÈVRE

Cela suffit — je me comprends. — C'est-à-dire que les murailles de tous ces palais-là n'ont jamais mieux prouvé leur solidité. Il leur fallait moins de force pour défendre les aïeux de l'eau du ciel, qu'il ne leur en faut pour soutenir les fils quand ils ont trop pris de leur vin.

LE MARCHAND

Un verre de vin est de bon conseil, père Mondella. Entrez donc dans ma boutique, que je vous montre une pièce de velours.

L'ORFÈVRE

Oui, de bon conseil et de bonne mine, voisin; un bon verre de vin vieux a une bonne mine au bout d'un bras qui a sué pour le gagner; on le soulève gaiement d'un petit coup, et il s'en va donner du courage au cœur de l'honnête homme qui travaille pour

sa famille. Mais ce sont des tonneaux sans vergogne, que tous ces godelureaux de la cour. A qui fait-on plaisir en s'abrutissant jusqu'à la bête féroce? A personne, pas même à soi, et à Dieu encore moins.

LE MARCHAND

Le carnaval a été rude, il faut l'avouer; et leur maudit ballon m'a gâté de la marchandise pour une cinquantaine de florins. Dieu merci! les Strozzi l'ont payé.

L'ORFÈVRE

Les Strozzi! Que le ciel confonde ceux qui ont osé porter la main sur leur neveu! Le plus brave homme de Florence, c'est Philippe Strozzi.

LE MARCHAND

Cela n'empêche pas Pierre Strozzi d'avoir traîné son maudit ballon sur ma boutique, et de m'avoir fait trois grandes taches dans une aune de velours brodé. A propos, père Mondella, nous verrons-nous à Montolivet?

L'ORFÈVRE

Ce n'est pas mon métier de suivre les foires; j'irai cependant à Montolivet par piété. C'est un saint pèlerinage, voisin, et qui remet tous les péchés.

LE MARCHAND

Et qui est tout à fait vénérable, voisin, et qui fait gagner les marchands plus que tous les autres jours de l'année. C'est plaisir de voir ces bonnes dames,

sortant de la messe, manier et examiner toutes les étoffes. Que Dieu conserve son altesse ! La cour est une belle chose.

L'ORFÈVRE

La cour ! le peuple la porte sur le dos, voyez-vous ! Florence était encore (il n'y a pas longtemps de cela) une bonne maison bien bâtie ; tous ces grands palais, qui sont les logements de nos grandes familles, en étaient les colonnes. Il n'y en avait pas une, de toutes ces colonnes, qui dépassât les autres d'un pouce ; elles soutenaient à elles toutes une vieille voûte bien cimentée, et nous nous promenions là-dessous sans crainte d'une pierre sur la tête. Mais il y a de par le monde deux architectes malavisés qui ont gâté l'affaire ; je vous le dis en confidence, c'est le pape et l'empereur Charles. L'empereur a commencé par entrer par une assez bonne brèche dans la susdite maison. Après quoi, ils ont jugé à propos de prendre une des colonnes dont je vous parle, à savoir celle de la famille Médicis, et d'en faire un clocher, lequel clocher a poussé comme un champignon de malheur dans l'espace d'une nuit. Et puis, savez-vous, voisin ! comme l'édifice branlait au vent, attendu qu'il avait la tête trop lourde et une jambe de moins, on a remplacé le pilier devenu clocher par un gros pâté informe fait de boue et de crachat, et on a appelé cela la citadelle. Les Allemands se sont installés dans ce maudit trou, comme des rats dans

un fromage, et il est bon de savoir que, tout en jouant aux dés et en buvant leur vin aigrelet, ils ont l'œil sur nous autres. Les familles florentines ont beau crier, le peuple et les marchands ont beau dire, les Médicis gouvernent au moyen de leur garnison ; ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade. C'est en vertu des hallebardes qui se promènent sur la plateforme, qu'un bâtard, une moitié de Médicis, un butor que le ciel avait fait pour être garçon boucher ou valet de charrue, couche dans le lit de nos filles, boit nos bouteilles, casse nos vitres, et encore le paye-t-on pour cela.

LE MARCHAND

Peste ! comme vous y allez ! Vous avez l'air de savoir tout cela par cœur ; il ne ferait pas bon dire cela dans toutes les oreilles, voisin Mondella.

L'ORFÈVRE

Et quand on me bannirait comme tant d'autres ! On vit à Rome aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ceux qui y dansent et ceux qui la font !

(*Il rentre. Le marchand se mêle aux curieux. Passe un bourgeois avec sa femme.*)

LA FEMME

Guillaume Martelli est un bel homme, et riche. C'est un bonheur pour Nicolo Nasi d'avoir un gendre comme celui-là. Tiens, le bal dure encore. — Regarde donc toutes ces lumières.

LE BOURGEOIS

Et nous, notre fille, quand la marierons-nous?

LA FEMME

Comme tout est illuminé! danser encore à l'heure qu'il est, c'est là une jolie fête. — On dit que le duc y est.

LE BOURGEOIS

Faire du jour la nuit et de la nuit le jour, c'est un moyen commode de ne pas voir les honnêtes gens. Une belle invention, ma foi, que des hallebardes à la porte d'une noce! Que le bon Dieu protège la ville! Il en sort tous les jours de nouveau, de ces chiens d'Allemands, de leur damnée forteresse.

LA FEMME

Regarde donc le joli masque. Ah! la belle robe! Hélas! tout cela coûte très cher, et nous sommes bien pauvres à la maison. (*Ils sortent.*)

UN SOLDAT

(*Au marchand.*) Gare, canaille! laisse passer les chevaux.

LE MARCHAND

Canaille toi-même, Allemand du diable!

(*Le soldat le frappe de sa pique.*)

LE MARCHAND

(*Se retirant.*) Voilà comme on suit la capitulation! Ces gredins-là maltraitent les citoyens.

(*Il rentre chez lui.*)

L'ÉCOLIER

(*À son camarade.*) Vois-tu celui-là qui ôte son masque? C'est Palla Ruccellaï. Un fier luron! Ce petit-là, à côté de lui, c'est Thomas Strozzi, Masaccio, comme on dit.

UN PAGE

(*Criant.*) Le cheval de son altesse!

LE SECOND ÉCOLIER

Allons-nous-en, voilà le duc qui sort.

LE PREMIER ÉCOLIER

Crois-tu pas qu'il va te manger?

(*La foule augmente à la porte.*)

L'ÉCOLIER

Celui-là, c'est Nicolini; celui-là, c'est le provéditeur.

(*Le duc sort, vêtu en religieuse, avec Julien Salviati, habillé de même, tous deux masqués.*)

LE DUC

(*Montant à cheval.*) Viens-tu, Julien?

SALVIATI

Non, Altesse, pas encore. (*Il lui parle à l'oreille.*)

LE DUC

Bien, bien, ferme!

SALVIATI

Elle est belle comme un démon. — Laissez-moi faire! Si je peux me débarrasser de ma femme! . . .

(*Il rentre dans le bal.*)

LE DUC

Tu es gris, Salviati. Le diable m'emporte, tu vas de travers. (*Il part avec sa suite.*)

L'ÉCOLIER

Maintenant que voilà le duc parti, il n'y en a pas pour longtemps. (*Les masques sortent de tous côtés*).

LE SECOND ÉCOLIER

Rose, vert, bleu, j'en ai plein les yeux; la tête me tourne.

UN BOURGEOIS

Il paraît que le souper a duré longtemps. En voilà deux qui ne peuvent plus se tenir.

(*Le provéditeur monte à cheval; une bouteille cassée lui tombe sur l'épaule.*)

LE PROVÉDITEUR

Eh, ventrebleu! quel est l'assommeur, ici?

UN MASQUE

Eh! ne le voyez-vous pas, seigneur Corsini? Tenez, regardez à la fenêtre; c'est Lorenzo, avec sa robe de nonne.

LE PROVÉDITEUR

Lorenzaccio, le diable soit de toi! Tu as blessé mon cheval. (*La fenêtre se ferme.*)

Peste soit de l'ivrogne et de ses farces silencieuses! Un gredin qui n'a pas souri trois fois dans sa vie, et qui passe le temps à des espièglerie d'écolier en vacances! (*Il part.*)

(*Louise Strozzi sort de la maison, accompagnée de Julien Salviati; il lui tient l'étrier. Elle monte à cheval; un écuyer et une gouvernante la suivent.*)

JULIEN

La jolie jambe, chère fille! Tu es un rayon de soleil, et tu as brûlé la moelle de mes os.

LOUISE

Seigneur, ce n'est pas là le langage d'un cavalier.

JULIEN

Quels yeux tu as, mon cher cœur! quelle belle épaule à essuyer, tout humide et si fraîche! Que faut-il te donner pour être ta camériste cette nuit? Le joli pied à déchausser!

LOUISE

Lâche mon pied, Salviati.

JULIEN

Non, par le corps de Bacchus! jusqu'à ce que tu m'aies dit quand nous coucherons ensemble.

(*Louise frappe son cheval et part au galop.*)

UN MASQUE

(*À Julien*) La petite Strozzi s'en va rouge comme la braise — vous l'avez fâchée, Salviati.

JULIEN

Baste! colère de jeune fille et pluie du matin . . .

(*Il sort.*)

SCÈNE III

Chez le marquis Cibo.

*

Le Marquis, en habit de voyage, La Marquise, Ascanio, Le cardinal Cibo, assis.

LE MARQUIS

(*Embrassant son fils.*) Je voudrais pouvoir t'emmener, petit, toi et ta grande épée qui te traîne entre les jambes. Prends patience; Massa n'est pas bien loin, et je te rapporterai un bon cadeau.

LA MARQUISE

Adieu, Laurent; revenez, revenez!

LE CARDINAL

Marquise, voilà des pleurs qui sont de trop. Ne dirait-on pas que mon frère part pour la Palestine? Il ne court pas grand danger dans ses terres, je crois.

LE MARQUIS

Mon frère, ne dites pas de mal de ces belles larmes.

(*Il embrasse sa femme.*)

LE CARDINAL

Je voudrais seulement que l'honnêteté n'eût pas cette apparence.

LA MARQUISE

L'honnêteté n'a-t-elle point de larmes, monsieur le Cardinal? Sont-elles toutes au repentir ou à la crainte?

LE MARQUIS

Non, par le ciel! car les meilleures sont à l'amour.

N'essuyez pas celles-ci sur mon visage, le vent s'en chargera en route; qu'elles se sèchent lentement! Eh bien, ma chère, vous ne me dites rien pour vos favoris? N'emporterai-je pas, comme de coutume, quelque belle harangue sentimentale à faire de votre part aux roches et aux cascades de mon vieux patrimoine?

LA MARQUISE

Ah! mes pauvres cascatelles!

LE MARQUIS

C'est la vérité, ma chère âme, elles sont toutes tristes sans vous.

(*Plus bas.*) Elles ont été joyeuses autrefois, n'est-il pas vrai, Ricciarda?

LA MARQUISE

Emmenez-moi!

LE MARQUIS

Je le ferais si j'étais fou, et je le suis presque, avec ma vieille mine de soldat. N'en parlons plus — ce sera l'affaire d'une semaine. Que ma chère Ricciarda voie ses jardins quand ils sont tranquilles et solitaires; les pieds boueux de mes fermiers ne laisseront pas de trace dans ses allées chéries. C'est à moi de compter mes vieux troncs d'arbres qui me rappellent ton père Albéric, et tous les brins d'herbe de mes bois; les métayers et leurs bœufs, tout cela me regarde. A la première fleur que je verrai pousser, je mets tout à la porte, et je vous emmène alors.

LA MARQUISE

La première fleur de notre belle pelouse m'est toujours chère. L'hiver est si long! Il me semble toujours que ces pauvres petites ne reviendront jamais.

ASCANIO

Quel cheval as-tu, mon père, pour t'en aller?

LE MARQUIS

Viens avec moi dans la cour, tu le verras. (*Il sort.*)

(*La marquise reste seule avec le cardinal. — Un silence.*)

LE CARDINAL

N'est-ce pas aujourd'hui que vous m'avez demandé d'entendre votre confession, marquise?

LA MARQUISE

Dispensez-m'en, Cardinal. Ce sera pour ce soir, si Votre Éminence est libre, ou demain, comme elle voudra. — Ce moment-ci n'est pas à moi.

(*Elle se met à la fenêtre et fait un signe d'adieu à son mari.*)

LE CARDINAL

Si les regrets étaient permis à un fidèle serviteur de Dieu, j'envierais le sort de mon frère. — Un si court voyage, si simple, si tranquille! — une visite à une de ses terres qui n'est qu'à quelques pas d'ici! — une absence d'une semaine — et tant de tristesse, une si douce tristesse, veux-je dire, à son départ! Heureux celui qui sait se faire aimer ainsi après sept années de mariage! — N'est-ce pas sept années, marquise?

LA MARQUISE

Oui, Cardinal; mon fils a six ans.

LE CARDINAL

Étiez-vous hier à la noce des Nasi?

LA MARQUISE

Oui, j'y étais.

LE CARDINAL

Et le duc en religieuse?

LA MARQUISE

Pourquoi le duc en religieuse?

LE CARDINAL

On m'avait dit qu'il avait pris ce costume; il se peut qu'on m'ait trompé.

LA MARQUISE

Il l'avait en effet. Ah! Malaspina, nous sommes dans un triste temps pour toutes les choses saintes!

LE CARDINAL

On peut respecter les choses saintes, et, dans un jour de folie, prendre le costume de certains couvents, sans aucune intention hostile à la sainte Église catholique.

LA MARQUISE

L'exemple est à craindre, et non l'intention. Je ne suis pas comme vous; cela m'a révoltée. Il est vrai que je ne sais pas bien ce qui se peut et ce qui ne se peut pas, selon vos règles mystérieuses. Dieu sait où elles mènent. Ceux qui mettent les mots sur leur enclume, et qui les tordent avec un marteau et une lime, ne réfléchissent pas toujours que ces

mots représentent des pensées, et ces pensées des actions.

LE CARDINAL

Bon, bon ! le duc est jeune, marquise, et gageons que cet habit coquet des nonnes lui allait à ravir.

LA MARQUISE

On ne peut mieux; il n'y manquait que quelques gouttes du sang de son cousin, Hippolyte de Médicis.

LE CARDINAL

Et le bonnet de la Liberté, n'est-il pas vrai, petite sœur? Quelle haine pour ce pauvre duc !

LA MARQUISE

Et vous, son bras droit, cela vous est égal que le duc de Florence soit le préfet de Charles-Quint, le commissaire civil du pape, comme Baccio est son commissaire religieux? Cela vous est égal, à vous, frère de mon Laurent, que notre soleil, à nous, promène sur la citadelle des ombres allemandes? que César parle ici dans toutes les bouches? que la débauche serve d'entremetteuse à l'esclavage, et secoue ses grelots sur les sanglots du peuple? Ah ! le clergé sonnerait au besoin toutes ses cloches pour en étouffer le bruit et pour réveiller l'aigle impérial, s'il s'endormait sur nos pauvres toits. (*Elle sort.*)

LE CARDINAL

(*Seul, soulève la tapisserie et appelle à voix basse.*)

Agnolo !

(*Entre un page.*)

Quoi de nouveau aujourd'hui?

AGNOLO

Cette lettre, monseigneur.

LE CARDINAL

Donne-la moi.

AGNOLO

Hélas ! Éminence, c'est un péché.

LE CARDINAL

Rien n'est un péché quand on obéit à un prêtre de l'Église romaine.

(*Agnolo remet la lettre.*)

LE CARDINAL

Cela est comique d'entendre les fureurs de cette pauvre marquise, et de la voir courir à un rendez-vous d'amour avec le cher tyran, toute baignée de larmes républicaines.

(*Il ouvre la lettre et lit.*)

« Ou vous serez à moi, ou vous aurez fait mon malheur, le vôtre, et celui de nos deux maisons. »

Le style du duc est laconique, mais il ne manque pas d'énergie. Que la marquise soit convaincue ou non, voilà le difficile à savoir. Deux mois de cour presque assidue, c'est beaucoup pour Alexandre; ce doit être assez pour Ricciarda Cibo.

(*Il rend la lettre au page.*)

Remets cela chez ta maîtresse; tu es toujours muet, n'est-ce pas? Compte sur moi.

(*Il lui donne sa main à baiser et sort.*)

SCÈNE IV

Une cour du palais du duc.

*

Le duc Alexandre sur une terrasse; des pages exercent des chevaux dans la cour. Entrent Valori et Sire Maurice.

LE DUC

(*À Valori.*) Votre Éminence a-t-elle reçu ce matin des nouvelles de la cour de Rome?

VALORI

Paul III envoie mille bénédictions à votre Altesse, et fait les vœux les plus ardents pour sa prospérité.

LE DUC

Rien que des vœux, Valori?

VALORI

Sa Sainteté craint que le duc ne se crée de nouveaux dangers par trop d'indulgence. Le peuple est mal habitué à la domination absolue; et César, à son dernier voyage, en a dit autant, je crois, à votre Altesse.

LE DUC

Voilà, pardieu, un beau cheval, sire Maurice! Eh! quelle croupe de diable!

SIRE MAURICE

Superbe, Altesse.

LE DUC

Ainsi, monsieur le commissaire apostolique, il y a encore quelques mauvaises branches à élaguer. César

et le pape ont fait de moi un roi; mais, par Bacchus, ils m'ont mis dans la main une espèce de sceptre qui sent la hache d'une lieue. Allons, voyons, Valori, qu'est-ce que c'est?

VALORI

Je suis un prêtre, Altesse; si les paroles que mon devoir me force à vous rapporter fidèlement doivent être interprétées d'une manière aussi sévère, mon cœur me défend d'y ajouter un mot.

LE DUC

Oui, oui, je vous connais pour un brave. Vous êtes, pardieu, le seul prêtre honnête homme que j'aie vu de ma vie.

VALORI

Monseigneur, l'honnêteté ne se perd ni ne se gagne sous aucun habit, et parmi les hommes il y a plus de bons que de méchants.

LE DUC

Ainsi donc, point d'explications?

SIRE MAURICE

Voulez-vous que je parle, monseigneur? tout est facile à expliquer.

LE DUC

Eh bien?

SIRE MAURICE

Les désordres de la Cour irritent le pape.

LE DUC

Que dis-tu là, toi?

SIRE MAURICE

J'ai dit les désordres de la Cour, Altesse; les actions du duc n'ont d'autre juge que lui-même. C'est Lorenzo de Médicis que le pape réclame comme transfuge de sa justice.

LE DUC

De sa justice? Il n'a jamais offensé de pape, à ma connaissance, que Clément VII, feu mon cousin, qui, à cette heure, est en enfer.

SIRE MAURICE

Clément VII a laissé sortir de ses États le libertin qui, un jour d'ivresse, avait décapité les statues de l'arc de Constantin. Paul III ne saurait pardonner au modèle titré de la débauche florentine.

LE DUC

Ah, parbleu, Alexandre Farnèse est un plaisant garçon! Si la débauche l'effarouche, que diable fait-il de son bâtard, le cher Pierre Farnèse, qui traite si joliment l'évêque de Fano? Cette mutilation revient toujours sur l'eau, à propos de ce pauvre Renzo. Moi, je trouve cela drôle, d'avoir coupé la tête à tous ces hommes de pierre. Je protège les arts comme un autre, et j'ai chez moi les premiers artistes de l'Italie; mais je n'entends rien au respect du pape pour ces statues qu'il excommunierait demain, si elles étaient en chair et en os.

SIRE MAURICE

Lorenzo est un athée; il se moque de tout. Si le gouvernement de votre Altesse n'est pas entouré d'un

profond respect, il ne saurait être solide. Le peuple appelle Lorenzo, Lorenzaccio; on sait qu'il dirige vos plaisirs, et cela suffit.

LE DUC

Paix! tu oublies que Lorenzo de Médicis est cousin d'Alexandre.

(*Entre le cardinal Cibo.*)

Cardinal, écoutez un peu ces messieurs qui disent que le pape est scandalisé des désordres de ce pauvre Renzo, et qui prétendent que cela fait tort à mon gouvernement.

LE CARDINAL

Messire Francesco Molza vient de débiter à l'Académie romaine une harangue en latin contre le mutilateur de l'arc de Constantin.

LE DUC

Allons donc, vous me mettriez en colère! Renzo, un homme à craindre! le plus fieffé poltron! une femmelette, l'ombre d'un ruffian énervé! un rêveur qui marche nuit et jour sans épée, de peur d'en apercevoir l'ombre à son côté! d'ailleurs un philosophe, un gratteur de papier, un méchant poète qui ne sait seulement pas faire un sonnet! Non, non, je n'ai pas encore peur des ombres! Eh! corps de Bacchus! que me font les discours latins et les quolibets de ma canaille! J'aime Lorenzo, moi, et, par la mort de Dieu! il restera ici.

LE CARDINAL

Si je craignais cet homme, ce ne serait pas pour votre Cour, ni pour Florence, mais pour vous, Duc.

LE DUC

Plaisantez-vous, Cardinal, et voulez-vous que je vous dise la vérité?

(*Il lui parle bas.*)

Tout ce que je sais de ces damnés bannis, de tous ces républicains entêtés qui complotent autour de moi, c'est par Lorenzo que je le sais. Il est glissant comme une anguille; il se fourre partout et me dit tout. N'a-t-il pas trouvé moyen d'établir une correspondance avec tous ces Strozzi de l'enfer? Oui, certes, c'est mon entremetteur; mais croyez que son entremise, si elle nuit à quelqu'un, ne me nuira pas. Tenez!

(*Lorenzo parait au fond d'une galerie basse.*)

Regardez-moi ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulant. Regardez-moi ces yeux plombés, ces mains fluettes et maladives, à peine assez fermes pour soutenir un éventail, ce visage morne, qui sourit quelquefois, mais qui n'a pas la force de rire. C'est là un homme à craindre? Allons, allons, vous vous moquez de lui. Hé! Renzo, viens donc ici; voilà sire Maurice qui te cherche dispute.

LORENZO

(*Monte l'escalier de la terrasse.*)

Bonsoir, messieurs les amis de mon cousin.

LE DUC

Lorenzo, écoute ici. Voilà une heure que nous parlons de toi. Sais-tu la nouvelle? Mon ami, on t'excommunie en latin, et sire Maurice t'appelle un homme dangereux, le cardinal aussi; quant au bon Valori, il est trop honnête homme pour prononcer ton nom.

LORENZO

Pour qui dangereux, Éminence? pour les filles de joie, ou pour les saints du paradis?

LE CARDINAL

Les chiens de cour peuvent être pris de la rage comme les autres chiens.

LORENZO

Une insulte de prêtre doit se faire en latin.

SIRE MAURICE

Il s'en fait en toscan, auxquelles on peut répondre.

LORENZO

Sire Maurice, je ne vous voyais pas; excusez-moi, j'avais le soleil dans les yeux; mais vous avez bon visage, et votre habit me paraît tout neuf.

SIRE MAURICE

Comme votre esprit; je l'ai fait faire d'un vieux pourpoint de mon grand-père.

LORENZO

Cousin, quand vous aurez assez de quelque conquête des faubourgs, envoyez-la donc chez sire

Maurice. Il est malsain de vivre sans femme, pour un homme qui a, comme lui, le cou court et les mains velues.

SIRE MAURICE

Celui qui se croit le droit de plaisanter doit savoir se défendre. A votre place, je prendrais une épée.

LORENZO

Si l'on vous a dit que j'étais un soldat, c'est une erreur; je suis un pauvre amant de la science.

SIRE MAURICE

Votre esprit est une épée acérée, mais flexible. C'est une arme trop vile; chacun fait usage des siennes.

(*Il tire son épée.*)

VALORI

Devant le duc, l'épée nue!

LE DUC

(*Riant.*) Laissez faire, laissez faire. Allons, Renzo, je veux te servir de témoin; qu'on lui donne une épée!

LORENZO

Monseigneur, que dites-vous là?

LE DUC

Eh bien! ta gaieté s'évanouit si vite? Tu trembles, cousin? Fi donc! tu fais honte au nom des Médicis. Je ne suis qu'un bâtard, et je le porterais mieux que toi, qui es légitime? Une épée, une épée! un Médicis ne se laisse point provoquer ainsi. Pages, montez

ici; toute la cour le verra, et je voudrais que Florence entière y fût.

LORENZO

Son Altesse se rit de moi.

LE DUC

J'ai ri tout à l'heure, mais maintenant je rougis de honte. Une épée!

(*Il prend l'épée d'un page et la présente à Lorenzo.*)

VALORI

Monseigneur, c'est pousser trop loin les choses. Une épée tirée en présence de votre Altesse est un crime punissable dans l'intérieur du palais.

LE DUC

Qui parle ici, quand je parle?

VALORI

Votre Altesse ne peut avoir eu d'autre dessein que celui de s'égayer un instant, et sire Maurice lui-même n'a point agi dans une autre pensée.

LE DUC

Et vous ne voyez pas que je plaisante encore? Qui diable pense ici à une affaire sérieuse? Regardez Renzo, je vous en prie; ses genoux tremblent, il serait devenu pâle, s'il pouvait le devenir. Quelle contenance, juste Dieu! Je crois qu'il va tomber.

(*Lorenzo chancelle; il s'appuie sur la balustrade et glisse à terre tout d'un coup.*)

LE DUC

(*Riant aux éclats.*) Quand je vous le disais! personne

ne le sait mieux que moi; la seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons, chère Lorenzetta, fais-toi emporter chez ta mère.

(*Les pages relèvent Lorenzo.*)

SIRE MAURICE

Double poltron! fils de catin!

LE DUC

Silence, sire Maurice, pesez vos paroles; c'est moi qui vous le dis maintenant. Pas de ces mots-là devant moi.

VALORI

Pauvre jeune homme!

(*Sire Maurice et Valori sortent.*)

LE CARDINAL

(*Resté seul avec le duc.*) Vous croyez à cela, monseigneur?

LE DUC

Je voudrais bien savoir comment je n'y croirais pas.

LE CARDINAL

Hum! c'est bien fort.

LE DUC

C'est justement pour cela que j'y crois. Vous figurez-vous qu'un Médicis se déshonore publiquement, par partie de plaisir? D'ailleurs ce n'est pas la première fois que cela lui arrive; jamais il n'a pu voir une épée.

LE CARDINAL

C'est bien fort, c'est bien fort! (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

Devant l'église de Saint-Miniato, à Montolivet.

*

(*La foule sort de l'église.*)

UNE FEMME

(*À sa voisine.*) Retournez-vous ce soir à Florence?

LA VOISINE

Je ne reste jamais plus d'une heure ici, et je n'y viens jamais qu'un seul vendredi; je ne suis pas assez riche pour m'arrêter à la foire. Ce n'est pour moi qu'une affaire de dévotion, et que cela suffise pour mon salut, c'est tout ce qu'il me faut.

UNE DAME DE LA COUR

(*À une autre.*) Comme il a bien prêché! c'est le confesseur de ma fille. (*Elle s'approche d'une boutique.*) Blanc et or, cela fait bien le soir; mais le jour, le moyen d'être propre avec cela!

(*Le marchand et l'orfèvre devant leurs boutiques, avec quelques cavaliers.*)

L'ORFÈVRE

La citadelle! voilà ce que le peuple ne souffrira jamais. Voir tout d'un coup s'élever sur la ville cette nouvelle tour de Babel, au milieu du plus maudit baragouin! les Allemands ne pousseront jamais à Florence, et pour les y greffer, il faudra un vigoureux lien.

LE MARCHAND

Voyez, mesdames; que vos seigneuries acceptent un tabouret sous mon auvent.

UN CAVALIER

Tu es du vieux sang florentin, père Mondella; la haine de la tyrannie fait encore trembler tes doigts sur tes ciselures précieuses, au fond de ton cabinet de travail.

L'ORFÈVRE

C'est vrai, Excellence. Si j'étais un grand artiste, j'aimerais les princes, parce qu'eux seuls peuvent faire entreprendre de grands travaux. Les grands artistes n'ont pas de patrie. Moi, je fais des saints ciboires et des poignées d'épée.

UN AUTRE CAVALIER

À propos d'artiste, ne voyez-vous pas dans ce petit cabaret ce grand gaillard qui gesticule devant des badauds? Il frappe son verre sur la table; si je me trompe, c'est ce hâbleur de Cellini.

LE PREMIER CAVALIER

Allons-y donc, et entrons; avec un verre de vin dans la tête, il est curieux à entendre, et probablement quelque bonne histoire est en train.

(*Ils sortent. Deux bourgeois s'assoient.*)

PREMIER BOURGEOIS

Il y a eu une émeute à Florence?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Presque rien. Quelques pauvres jeunes gens ont été tués sur le Vieux-Marché.

PREMIER BOURGEOIS

Quelle pitié pour les familles!

DEUXIÈME BOURGEOIS

Voilà des malheurs inévitables. Que voulez-vous que fasse la jeunesse sous un gouvernement comme le nôtre? On vient crier à son de trompe que César est à Bologne, et les badauds répètent: «César est à Bologne,» en clignant des yeux d'un air d'importance, sans réfléchir à ce qu'on y fait. Le jour suivant, ils sont plus heureux encore d'apprendre et de répéter: «Le pape est à Bologne avec César.» Que s'ensuit-il? Une réjouissance publique. Ils n'en voient pas davantage; et puis un beau matin ils se réveillent tout engourdis des fumées du vin impérial, et ils voient une figure sinistre à la grande fenêtre du palais des Pazzi. Ils demandent quel est ce personnage, et on leur répond que c'est leur roi. Le pape et l'empereur sont accouchés d'un bâtard qui a droit de vie et de mort sur nos enfants, et qui ne pourrait pas nommer sa mère.

L'ORFÈVRE

(*S'approchant.*) Vous parlez en patriote, ami; je vous conseille de prendre garde à ce flandrin.

(*Passe un officier allemand.*)

L'OFFICIER

Ôtez-vous de là, messieurs; des dames veulent s'asseoir.

(*Deux dames de la cour entrent et s'assoient.*)

PREMIÈRE DAME

Cela est de Venise?

LE MARCHAND

Oui, magnifique Seigneurie; vous en lèverai-je quelques aunes?

PREMIÈRE DAME

Si tu veux. J'ai cru voir passer Julien Salviati.

L'OFFICIER

Il va et vient à la porte de l'église; c'est un galant.

DEUXIÈME DAME

C'est un insolent. Montrez-moi des bas de soie.

L'OFFICIER

Il n'y en aura pas d'assez petits pour vous.

PREMIÈRE DAME

Laissez donc, vous ne savez que dire. Puisque vous voyez Julien, allez lui dire que j'ai à lui parler.

L'OFFICIER

J'y vais et je le ramène. (*Il sort.*)

PREMIÈRE DAME

Il est bête à faire plaisir, ton officier; que peux-tu faire de cela?

DEUXIÈME DAME

Tu sauras qu'il n'y a rien de mieux que cet homme-là. (*Elles s'éloignent. Entre le prieur de Capoue.*)

LE PRIEUR

Donnez-moi un verre de limonade, brave homme.

(*Il s'assoit.*)

UN DES BOURGEOIS

Voilà le prieur de Capoue; c'est là un patriote!

(*Les deux bourgeois se rassoient.*)

LE PRIEUR

Vous venez de l'église, messieurs? que dites-vous du sermon?

LE BOURGEOIS

Il était beau, seigneur Prieur.

DEUXIÈME BOURGEOIS

(*À l'orfèvre*). Cette noblesse des Strozzi est chère au peuple, parce qu'elle n'est pas fière. N'est-il pas agréable de voir un grand seigneur adresser librement la parole à ses voisins d'une manière affable? Tout cela fait plus qu'on ne pense.

LE PRIEUR

S'il faut parler franchement, j'ai trouvé le sermon trop beau. J'ai prêché quelquefois, et je n'ai jamais tiré grande gloire du tremblement des vitres. Mais une petite larme sur la joue d'un brave homme m'a toujours été d'un grand prix.

(*Entre Salviati.*)

SALVIATI

On m'a dit qu'il y avait ici des femmes qui me demandaient tout à l'heure. Mais je ne vois de robe ici que la vôtre, Prieur. Est-ce que je me trompe?

LE MARCHAND

Excellence, on ne vous a pas trompé. Elles se sont éloignées; mais je pense qu'elles vont revenir. Voi-

là dix aunes d'étoffe et quatre paires de bas pour elles.

SALVIATI

(*S'asseyant.*) Voilà une jolie femme qui passe. — Où diable l'ai-je donc vue? — Ah! parbleu, c'est dans mon lit.

LE PRIEUR

(*Au bourgeois.*) Je crois avoir vu votre signature sur une lettre adressée au duc.

LE BOURGEOIS

Je le dis tout haut. C'est la supplique adressée par les bannis.

LE PRIEUR

En avez-vous dans votre famille?

LE BOURGEOIS

Deux, Excellence, mon père et mon oncle. Il n'y a plus que moi d'homme à la maison.

LE DEUXIÈME BOURGEOIS

(*À l'orfèvre.*) Comme ce Salviati a une méchante langue!

L'ORFÈVRE

Cela n'est pas étonnant; un homme à moitié ruiné, vivant des générosités de ces Médicis, et marié comme il l'est à une femme déshonorée partout! Il voudrait qu'on dît de toutes les femmes ce qu'on dit de la sienne.

SALVIATI

N'est-ce pas Louise Strozzi qui passe sur ce tertre?

LE MARCHAND

Elle-même, Seigneurie. Peu de dames de notre noblesse me sont inconnues. Si je ne me trompe, elle donne la main à sa sœur cadette.

SALVIATI

J'ai rencontré cette Louise la nuit dernière au bal des Nasi. Elle a, ma foi, une jolie jambe, et nous devons coucher ensemble au premier jour.

LE PRIEUR

(*Se retournant.*) Comment l'entendez-vous?

SALVIATI

Cela est clair, elle me l'a dit. Je lui tenais l'étrier, ne pensant guère à malice; je ne sais par quelle distraction je lui pris la jambe, et voilà comme tout est venu.

LE PRIEUR

Julien, je ne sais pas si tu sais que c'est de ma sœur que tu parles.

SALVIATI

Je le sais très bien; toutes les femmes sont faites pour coucher avec les hommes, et ta sœur peut bien coucher avec moi.

LE PRIEUR

(*Se lève.*) Vous dois-je quelque chose, brave homme?

(*Il jette une pièce de monnaie sur la table, et sort.*)

SALVIATI

J'aime beaucoup ce brave prieur, à qui un propos sur sa sœur a fait oublier le reste de son argent. Ne

dirait-on pas que toute la vertu de Florence s'est réfugiée chez ces Strozzi? Le voilà qui se retourne. Écarquille les yeux tant que tu voudras, tu ne me feras pas peur.

SCÈNE VI

Le bord de l'Arno.

*

Marie Soderini, Catherine.

CATHERINE

Le soleil commence à baisser. De larges bandes de pourpre traversent le feuillage, et la grenouille fait sonner sous les roseaux sa petite cloche de cristal. C'est une singulière chose que toutes les harmonies du soir avec le bruit lointain de cette ville.

MARIE

Il est temps de rentrer; noue ton voile autour de ton cou.

CATHERINE

Pas encore, à moins que vous n'ayez froid. Regardez, ma mère chérie; que le ciel est beau! que tout cela est vaste et tranquille! comme Dieu est partout! Mais vous baissez la tête; vous êtes inquiète depuis ce matin.

MARIE

Inquiète, non, mais affligée. N'as-tu pas entendu répéter cette fatale histoire de Lorenzo? Le voilà la fable de Florence.

CATHERINE

Ô ma mère! la lâcheté n'est point un crime, le courage n'est pas une vertu; pourquoi la faiblesse serait-elle blâmable? Répondre des battements de son cœur est un triste privilège. Et pourquoi cet enfant n'aurait-il pas le droit que nous avons toutes, nous autres femmes? Une femme qui n'a peur de rien n'est pas aimable, dit-on.

MARIE

Aimerais-tu un homme qui a peur? Tu rougis, Catherine; Lorenzo est ton neveu, mais figure-toi qu'il s'appelle de tout autre nom, qu'en penserais-tu? Quelle femme voudrait s'appuyer sur son bras pour monter à cheval? Quel homme lui serrerait la main?

CATHERINE

Cela est triste, et cependant ce n'est pas de cela que je le plains. Son cœur n'est peut-être pas celui d'un Médicis; mais, hélas! c'est encore moins celui d'un honnête homme.

MARIE

N'en parlons pas, Catherine;–il est assez cruel pour une mère de ne pouvoir parler de son fils.

CATHERINE

Ah! cette Florence! c'est là qu'on l'a perdu! N'ai-je pas vu briller quelquefois dans ses yeux le feu d'une noble ambition? Sa jeunesse n'a-t-elle pas été l'aurore d'un soleil levant? Et souvent encore aujour-

d'hui il me semble qu'un éclair rapide... Je me dis malgré moi que tout n'est pas mort en lui.

MARIE

Ah! tout cela est un abîme! Tant de facilité, un si doux amour de la solitude! Ce ne sera jamais un guerrier que mon Renzo, disais-je en le voyant rentrer de son collège, avec ses gros livres sous le bras; mais un saint amour de la vérité brillait sur ses lèvres et dans ses yeux noirs; il lui fallait s'inquiéter de tout, dire sans cesse: «Celui-là est pauvre, celui-là est ruiné; comment faire?» Et cette admiration pour les grands hommes de son Plutarque! Catherine, Catherine, que de fois je l'ai baisé au front en pensant au père de la patrie!

CATHERINE

Ne vous affligez pas.

MARIE

Je dis que je ne veux pas parler de lui, et j'en parle sans cesse. Il y a de certaines choses, vois-tu, les mères ne s'en taisent que dans le silence éternel. Que mon fils eût été un débauché vulgaire, que le sang des Soderini eût été pâle dans cette faible goutte tombée de mes veines, je ne me désespérerais pas; mais j'ai espéré et j'ai eu raison de le faire. Ah! Catherine, il n'est même plus beau; comme une fumée malfaisante, la souillure de son cœur lui est montée au visage. Le sourire, ce doux épanouissement qui rend la jeunesse semblable aux fleurs, s'est

enfui de ses joues couleur de soufre, pour y laisser grommeler une ironie ignoble et le mépris de tout.

CATHERINE

Il est encore beau quelquefois dans sa mélancolie étrange.

MARIE

Sa naissance ne l'appelait-elle pas au trône? N'aurait-il pas pu y faire monter un jour avec lui la science d'un docteur, la plus belle jeunesse du monde, et couronner d'un diadème d'or tous mes songes chéris? Ne devais-je pas m'attendre à celà? Ah! Cattina, pour dormir tranquille, il faut n'avoir jamais fait certains rêves. Cela est trop cruel d'avoir vécu dans un palais de fées, où murmuraient les cantiques des anges, de s'y être endormie, bercée par son fils, et de se réveiller dans une masure ensanglantée, pleine de débris d'orgie et de restes humains, dans les bras d'un spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de mère.

CATHERINE

Des ombres silencieuses commencent à marcher sur la route. Rentrons, Marie, tous ces bannis me font peur.

MARIE

Pauvres gens! ils ne doivent que faire pitié! Ah! ne puis-je voir un seul objet qu'il ne m'entre une épine dans le cœur? Ne puis-je plus ouvrir les yeux? Hélas! ma Cattina, ceci est encore l'ouvrage de Lorenzo.

Tous ces pauvres bourgeois ont eu confiance en lui; il n'en est pas un parmi tous ces pères de famille chassés de leur patrie, que mon fils n'ait trahi. Leurs lettres, signées de leurs noms, sont montrées au duc. C'est ainsi qu'il fait tourner à un infâme usage jusqu'à la glorieuse mémoire de ses aïeux. Les républicains s'adressent à lui comme à l'antique rejeton de leur protecteur; sa maison leur est ouverte, les Strozzi eux-mêmes y viennent. Pauvre Philippe! il y aura une triste fin pour tes cheveux gris! Ah! ne puis-je voir une fille sans pudeur, un malheureux privé de sa famille, sans que tout cela ne me crie: Tu es la mère de nos malheurs! Quand serai-je là? (*Elle frappe la terre.*)

CATHERINE

Ma pauvre mère, vos larmes se gagnent.

(*Elles s'éloignent. Le soleil est couché. Un groupe de bannis se forme au milieu d'un champ.*)

UN DES BANNIS

Où allez-vous?

UN AUTRE

À Pise; et vous?

LE PREMIER

À Rome.

UN AUTRE

Et moi à Venise; en voilà deux qui vont à Ferrare. Que deviendrons-nous ainsi éloignés les uns des autres?

UN QUATRIÈME

Adieu, voisin, à des temps meilleurs. (*Il s'en va.*) Adieu; pour nous, nous pouvons aller ensemble jusqu'à la croix de la Vierge.

(*Il sort avec un autre. Arrive Maffio.*)

LE PREMIER BANNI

C'est toi, Maffio? Par quel hasard es-tu ici?

MAFFIO

Je suis des vôtres. Vous saurez que le duc a enlevé ma sœur. J'ai tiré l'épée; une espèce de tigre avec des membres de fer s'est jeté à mon cou et m'a désarmé. Après quoi j'ai reçu l'ordre de sortir de la ville, et une bourse à moitié pleine de ducats.

LE SECOND BANNI

Et ta sœur, où est-elle?

MAFFIO

On me l'a montrée ce soir sortant du spectacle dans une robe comme n'en a pas l'impératrice; que Dieu lui pardonne! Une vieille l'accompagnait, qui a laissé trois de ses dents à la sortie. Jamais je n'ai donné de ma vie un coup de poing qui m'ait fait ce plaisir-là.

LE TROISIÈME BANNI

Qu'ils crèvent tous dans leur fange crapuleuse, et nous mourrons contents.

LE QUATRIÈME

Philippe Strozzi nous écrira à Venise; quelque jour

nous serons tout étonnés de trouver une armée à nos ordres.

LE TROISIÈME

Que Philippe vive longtemps! tant qu'il y aura un cheveu sur sa tête, la liberté de l'Italie n'est pas morte. (*Une partie du groupe se détache; tous les bannis s'embrassent.*)

UNE VOIX

À des temps meilleurs.

UNE AUTRE

À des temps meilleurs. (*Deux bannis montent sur une plate-forme d'ou l'on découvre la ville.*)

LE PREMIER

Adieu, Florence, peste de l'Italie; adieu, mère stérile, qui n'as plus de lait pour tes enfants.

LE SECOND

Adieu, Florence la bâtarde, spectre hideux de l'antique Florence; adieu, fange sans nom.

TOUS LES BANNIS

Adieu, Florence! maudites soient les mamelles de tes femmes! maudits soient tes sanglots! maudites les prières de tes églises, le pain de tes blés, l'air de tes rues! Malédiction sur la dernière goutte de ton sang corrompu!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

Chez les Strozzi.

PHILIPPE

(*Dans son cabinet.*) Dix citoyens bannis dans ce quartier-ci seulement! le vieux Galeazzo et le petit Maffio bannis, sa sœur corrompue, devenue une fille publique en une nuit! Pauvre petite! Quand l'éducation des basses classes sera-t-elle assez forte pour empêcher les petites filles de rire lorsque leurs parents pleurent! La corruption est-elle donc une loi de nature? Ce qu'on appelle la vertu, est-ce donc l'habit du dimanche qu'on met pour aller à la messe? Le reste de la semaine, on est à la croisée, et, tout en tricotant, on regarde les jeunes gens passer. Pauvre humanité! quel nom portes-tu donc? celui de ta race, ou celui de ton baptême? Et nous autres vieux rêveurs, quelle tache originelle avons-nous lavée sur la face humaine depuis quatre ou cinq mille ans que nous jaunissons avec nos livres? Qu'il t'est facile à toi, dans le silence du cabinet, de tracer d'une main légère une ligne mince et pure comme un cheveu sur ce papier blanc! qu'il t'est facile de bâtir des palais et des villes avec ce petit compas et un peu d'encre! Mais l'architecte qui a dans son pupitre des milliers de plans admirables ne peut soulever de terre le premier pavé de son édifice, quand il vient se mettre à l'ouvrage avec son dos voûté et ses idées obstinées. Que le bonheur des

hommes ne soit qu'un rêve, cela est pourtant dur; que le mal soit irrévocable, éternel, impossible à changer... non! Pourquoi le philosophe qui travaille pour tous regarde-t-il autour de lui? voilà le tort. Le moindre insecte qui passe devant ses yeux lui cache le soleil. Allons-y donc plus hardiment! la république, il nous faut ce mot-là. Et quand ce ne serait qu'un mot, c'est quelque chose, puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air... Ah! bonjour, Léon.

(*Entre le prieur de Capoue.*)

LE PRIEUR

Je viens de la foire de Montolivet.

PHILIPPE

Était-ce beau? Te voilà aussi, Pierre? Assois-toi donc; j'ai à te parler. (*Entre Pierre Strozzi.*)

LE PRIEUR

C'était très beau, et je m'y suis assez amusé, sauf certaine contrariété un peu trop forte que j'ai quelque peine à digérer.

PIERRE

Bah! qu'est-ce donc?

LE PRIEUR

Figurez-vous que j'étais entré dans une boutique pour prendre un verre de limonade... Mais non, cela est inutile... je suis un sot de m'en souvenir.

PHILIPPE

Que diable as-tu sur le cœur? tu parles comme une âme en peine.

LE PRIEUR

Ce n'est rien, un méchant propos, rien de plus. Il n'y a aucune importance à attacher à tout cela.

PIERRE

Un propos? sur qui? sur toi?

LE PRIEUR

Non pas sur moi précisément. Je me soucierais bien d'un propos sur moi.

PIERRE

Sur qui donc? Allons, parle, si tu veux.

LE PRIEUR

J'ai tort; on ne se souvient pas de ces choses-là quand on sait la différence d'un honnête homme à un Salviati.

PIERRE

Salviati? Qu'a dit cette canaille?

LE PRIEUR

C'est un misérable, tu as raison. Qu'importe ce qu'il peut dire? Un homme sans pudeur, un valet de cour, qui, à ce qu'on raconte, a pour femme la plus grande dévergondée! Allons, voilà qui est fait, je n'y penserai pas davantage.

PIERRE

Penses-y et parle, Léon; c'est-à-dire que cela me démange de lui couper les oreilles. De qui a-t-il médit? De nous? de mon père? Ah! sang du Christ, je ne l'aime guère, ce Salviati. Il faut que je sache cela, entends-tu?

LE PRIEUR

Si tu y tiens, je te le dirai. Il s'est exprimé devant moi, dans une boutique, d'une manière vraiment offensante sur le compte de notre sœur.

PIERRE

Ô mon Dieu! Dans quels termes? Allons, parle donc!

LE PRIEUR

Dans les termes les plus grossiers.

PIERRE

Diable de prêtre que tu es! tu me vois hors de moi d'impatience, et tu cherches tes mots! Dis les choses comme elles sont, parbleu! un mot est un mot; il n'y a pas de bon Dieu qui tienne.

PHILIPPE

Pierre, Pierre! tu manques à ton frère.

LE PRIEUR

Il a dit qu'il coucherait avec elle, voilà son mot, et qu'elle le lui avait promis.

PIERRE

Qu'elle couch . . . Ah! mort de mort, de mille morts! Quelle heure est-il?

PHILIPPE

Où vas-tu? Allons, es-tu fait de salpêtre? Qu'as-tu à faire de cette épée? tu en as une au côté.

PIERRE

Je n'ai rien à faire; allons dîner, le dîner est servi.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II

Le portail d'une église.

⋆

Entrent Lorenzo et Valori.

VALORI

Comment se fait-il que le duc n'y vienne pas? Ah! monsieur, quelle satisfaction pour un chrétien que ces pompes magnifiques de l'Église romaine! Quel homme pourrait y être insensible? L'artiste ne trouve-t-il pas là le paradis de son cœur? Le guerrier, le prêtre et le marchand n'y rencontrent-ils pas tout ce qu'ils aiment? Cette admirable harmonie des orgues, ces tentures éclatantes de velours et de tapisserie, ces tableaux des premiers maîtres, les parfums tièdes et suaves que balancent les encensoirs, et les chants délicieux de ces voix argentines, tout cela peut choquer, par son ensemble mondain, le moine sévère et ennemi du plaisir. Mais rien n'est plus beau, selon moi, qu'une religion qui se fait aimer par de pareils moyens. Pourquoi les prêtres voudraient-ils servir un Dieu jaloux? La religion n'est pas un oiseau de proie; c'est une colombe compatissante qui plane doucement sur tous les rêves et sur tous les amours.

LORENZO

Sans doute; ce que vous dites là est parfaitement vrai, et parfaitement faux, comme tout au monde.

TEBALDEO FRECCIA

(*S'approchant de Valori.*) Ah! monseigneur, qu'il est doux de voir un homme tel que Votre Éminence parler ainsi de la tolérance et de l'enthousiasme sacré! Pardonnez à un citoyen obscur, qui brûle de ce feu divin, de vous remercier de ce peu de paroles que je viens d'entendre. Trouver sur les lèvres d'un honnête homme ce qu'on a soi-même dans le cœur, c'est le plus grand des bonheurs qu'on puisse désirer.

VALORI

N'êtes-vous pas le petit Freccia?

TEBALDEO

Mes ouvrages ont peu de mérite; je sais mieux aimer les arts que je ne sais les exercer. Mais ma jeunesse tout entière s'est passée dans les églises. Il me semble que je ne puis admirer ailleurs Raphaël et notre divin Buonarroti. Je demeure alors durant des journées devant leurs ouvrages, dans une extase sans égale. Le chant de l'orgue me révèle leur pensée, et me fait pénétrer dans leur âme; je regarde les personnages de leurs tableaux si saintement agenouillés, et j'écoute, comme si les cantiques du chœur sortaient de leurs bouches entr'ouvertes. Des bouffées d'encens aromatique passent entre eux et moi dans une vapeur légère. Je crois y voir la gloire de l'artiste; c'est aussi une triste et douce fumée, et qui ne serait qu'un parfum stérile, si elle ne montait à Dieu.

VALORI

Vous êtes un vrai cœur d'artiste; venez à mon palais, et ayez quelque chose sous votre manteau quand vous y viendrez. Je veux que vous travailliez pour moi.

TEBALDEO

C'est trop d'honneur que me fait Votre Éminence. Je suis un desservant bien humble de la sainte religion de la peinture.

LORENZO

Pourquoi remettre vos offres de service? Vous avez, il me semble, un cadre dans les mains.

TEBALDEO

Il est vrai; mais je n'ose le montrer à de si grands connaisseurs. C'est une esquisse bien pauvre d'un rêve magnifique.

LORENZO

Vous faites le portrait de vos rêves? Je ferai poser pour vous quelques-uns des miens.

TEBALDEO

Réaliser des rêves, voilà la vie du peintre. Les plus grands ont représenté les leurs dans toute leur force, et sans y rien changer. Leur imagination était un arbre plein de sève; les bourgeons s'y métamorphosaient sans peine en fleurs, et les fleurs en fruits; bientôt ces fruits mûrissaient à un soleil bienfaisant, et, quand ils étaient mûrs, ils se détachaient d'eux-mêmes et tombaient sur la terre, sans perdre un

seul grain de leur poussière virginale. Hélas! les rêves des artistes médiocres sont des plantes difficiles à nourrir, et qu'on arrose de larmes bien amères pour les faire bien peu prospérer. (*Il montre son tableau.*)

VALORI

Sans compliment, cela est beau — non pas du premier mérite, il est vrai — pourquoi flatterais-je un homme qui ne se flatte pas lui-même? Mais votre barbe n'est pas encore poussée, jeune homme.

LORENZO

Est-ce un paysage ou un portrait? De quel côté faut-il le regarder, en long ou en large?

TEBALDEO

Votre Seigneurie se rit de moi. C'est la vue du Campo-Santo.

LORENZO

Combien y a-t-il d'ici à l'immortalité?

VALORI

Il est mal à vous de plaisanter cet enfant. Voyez comme ses grands yeux s'attristent à chacune de vos paroles.

TEBALDEO

L'immortalité, c'est la foi. Ceux à qui Dieu a donné des ailes y arrivent en souriant.

VALORI

Tu parles comme un élève de Raphaël.

TEBALDEO

Seigneur, c'était mon maître. Ce que j'ai appris vient de lui.

LORENZO

Viens chez moi, je te ferai peindre la Mazzafirra toute nue.

TEBALDEO

Je ne respecte point mon pinceau, mais je respecte mon art. Je ne puis faire le portrait d'une courtisane.

LORENZO

Ton Dieu s'est bien donné la peine de la faire; tu peux bien te donner celle de la peindre. Veux-tu me faire une vue de Florence?

TEBALDEO

Oui, monseigneur.

LORENZO

Comment t'y prendrais-tu?

TEBALDEO

Je me placerais à l'orient, sur la rive gauche de l'Arno. C'est de cet endroit que la perspective est la plus large et la plus agréable.

LORENZO

Tu peindrais Florence, les places, les maisons et les rues?

TEBALDEO

Oui, monseigneur.

LORENZO

Pourquoi donc ne peux-tu peindre une courtisane, si tu peux peindre un mauvais lieu?

TEBALDEO

On ne m'a point encore appris à parler ainsi de ma mère.

LORENZO

Qu'appelles-tu ta mère?

TEBALDEO

Florence, seigneur.

LORENZO

Alors tu n'es qu'un bâtard, car ta mère n'est qu'une catin.

TEBALDEO

Une blessure sanglante peut engendrer la corruption dans le corps le plus sain. Mais des gouttes précieuses du sang de ma mère sort une plante odorante qui guérit tous les maux. L'art, cette fleur divine, a quelquefois besoin du fumier pour engraisser le sol et le féconder.

LORENZO

Comment entends-tu ceci?

TEBALDEO

Les nations paisibles et heureuses ont quelquefois brillé d'une clarté pure, mais faible. Il y a plusieurs cordes à la harpe des anges; le zéphyr peut murmurer sur les plus faibles, et tirer de leur accord une harmonie suave et délicieuse; mais la corde

d'argent ne s'ébranle qu'au passage du vent du nord. C'est la plus belle et la plus noble; et cependant le toucher d'une rude main lui est favorable. L'enthousiasme est frère de la souffrance.

LORENZO

C'est-à-dire qu'un peuple malheureux fait les grands artistes. Je me ferais volontiers l'alchimiste de ton alambic; les larmes des peuples y retombent en perles. Par la mort du diable! tu me plais. Les familles peuvent se désoler, les nations mourir de misère, cela échauffe la cervelle de monsieur. Admirable poète! comment arranges-tu tout cela avec ta piété?

TEBALDEO

Je ne ris point du malheur des familles; je dis que la poésie est la plus douce des souffrances, et qu'elle aime ses sœurs. Je plains les peuples malheureux, mais je crois en effet qu'ils font les grands artistes. Les champs de bataille font pousser les moissons, les terres corrompues engendrent le blé céleste.

LORENZO

Ton pourpoint est usé; en veux-tu un à ma livrée?

TEBALDEO

Je n'appartiens à personne. Quand la pensée veut être libre, le corps doit l'être aussi.

LORENZO

J'ai envie de dire à mon valet de chambre de te donner des coups de bâton.

TEBALDEO

Pourquoi, monseigneur?

LORENZO

Parce que cela me passe par la tête. Es-tu boiteux de naissance ou par accident?

TEBALDEO

Je ne suis pas boiteux; que voulez-vous dire par là?

LORENZO

Tu es boiteux ou tu es fou.

TEBALDEO

Pourquoi, monseigneur? Vous vous riez de moi.

LORENZO

Si tu n'étais pas boiteux, comment resterais-tu, à moins d'être fou, dans une ville où, en l'honneur de tes idées de liberté, le premier valet d'un Médicis peut t'assommer sans qu'on y trouve à redire?

TEBALDEO

J'aime ma mère Florence; c'est pourquoi je reste chez elle. Je sais qu'un citoyen peut être assassiné en plein jour et en pleine rue, selon le caprice de ceux qui la gouvernent; c'est pourquoi je porte ce stylet à ma ceinture.

LORENZO

Frapperais-tu le duc si le duc te frappait, comme il lui est arrivé souvent de commettre, par partie de plaisir, des meurtres facétieux?

TEBALDEO

Je le tuerais, s'il m'attaquait.

LORENZO

Tu me dis cela, à moi?

TEBALDEO

Pourquoi m'en voudrait-on? je ne fais de mal à personne. Je passe les journées à l'atelier. Le dimanche, je vais à l'Annonciade ou à Sainte-Marie; les moines trouvent que j'ai de la voix; ils me mettent une robe blanche et une calotte rouge, et je fais ma partie dans les chœurs, quelquefois un petit solo: ce sont les seules occasions où je vais en public. Le soir, je vais chez ma maîtresse, et quand la nuit est belle, je la passe sur son balcon. Personne ne me connaît, et je ne connais personne; à qui ma vie ou ma mort peut-elle être utile?

LORENZO

Es-tu républicain? aimes-tu les princes?

TEBALDEO

Je suis artiste; j'aime ma mère et ma maîtresse.

LORENZO

Viens demain à mon palais, je veux te faire faire un tableau d'importance pour le jour de mes noces.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Chez la marquise Cibo.

LE CARDINAL

(*Seul.*) Oui, je suivrai tes ordres, Farnèse! Que ton commissaire apostolique s'enferme avec sa probité

dans le cercle étroit de son office, je remuerai d'une main ferme la terre glissante sur laquelle il n'ose marcher. Tu attends cela de moi, je l'ai compris, et j'agirai sans parler, comme tu as commandé. Tu as deviné qui j'étais, lorsque tu m'as placé auprès d'Alexandre sans me revêtir d'aucun titre qui me donnât quelque pouvoir sur lui. C'est d'un autre qu'il se défiera, en m'obéissant à son insu. Qu'il épuise sa force contre des ombres d'hommes gonflés d'une ombre de puissance, je serai l'anneau invisible qui l'attachera, pieds et poings liés, à la chaîne de fer dont Rome et César tiennent les deux bouts. Si mes yeux ne me trompent pas, c'est dans cette maison qu'est le marteau dont je me servirai. Alexandre aime ma belle-sœur; que cet amour l'ait flattée, cela est croyable; ce qui peut en résulter est douteux; mais ce qu'elle en veut faire, c'est là ce qui est certain pour moi. Qui sait jusqu'où pourrait aller l'influence d'une femme exaltée, même sur cet homme grossier, sur cette armure vivante? Un si doux péché pour une si belle cause, cela est tentant, n'est-il pas vrai, Ricciarda? Presser ce cœur de lion sur ton faible cœur tout percé de flèches sanglantes, comme celui de saint Sébastien; parler, les yeux en pleurs, des malheurs de la patrie, pendant que le tyran adoré passera ses rudes mains dans ta chevelure dénouée; faire jaillir d'un rocher l'étincelle sacrée, cela valait bien le petit sacrifice de l'honneur conjugal, et de quelques autres bagatelles. Florence

y gagnerait tant, et ces bons maris n'y perdent rien! Mais il ne fallait pas me prendre pour confesseur. La voici qui s'avance, son livre de prières à la main. Aujourd'hui donc tout va s'éclaircir — laisse seulement tomber ton secret dans l'oreille du prêtre; le courtisan pourra bien en profiter, mais, en conscience, il n'en dira rien. (*Entre la marquise.*)

LE CARDINAL

(*S'asseyant.*) Me voilà prêt.

(*La marquise s'agenouille auprès de lui sur son prie-Dieu.*)

LA MARQUISE

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

LE CARDINAL

Avez-vous dit votre *Confiteor*? Nous pouvons commencer, marquise.

LA MARQUISE

Je m'accuse de mouvements de colère, de doutes irréligieux et injurieux pour notre Saint-Père le pape.

LE CARDINAL

Continuez.

LA MARQUISE

J'ai dit hier, dans une assemblée, à propos de l'évêque de Fano, que la sainte Église catholique était un lieu de débauche.

LE CARDINAL

Continuez.

LA MARQUISE
J'ai écouté des discours contraires à la fidélité que j'ai jurée à mon mari.

LE CARDINAL
Qui vous a tenu ces discours?

LA MARQUISE
J'ai lu une lettre écrite dans la même pensée.

LE CARDINAL
Qui vous a écrit cette lettre?

LA MARQUISE
Je m'accuse de ce que j'ai fait, et non de ce qu'ont fait les autres.

LE CARDINAL
Ma fille, vous devez me répondre, si vous voulez que je puisse vous donner l'absolution en toute sécurité. Avant tout, dites-moi si vous avez répondu à cette lettre.

LA MARQUISE
J'y ai répondu de vive voix, mais non par écrit.

LE CARDINAL
Qu'avez-vous répondu?

LA MARQUISE
J'ai accordé à la personne qui m'avait écrit la permission de me voir comme elle le demandait.

LE CARDINAL
Comment s'est passée cette entrevue?

LA MARQUISE
Je me suis accusée déjà d'avoir écouté des discours contraires à mon honneur.

LE CARDINAL
Comment y avez-vous répondu?

LA MARQUISE
Comme il convient à une femme qui se respecte.

LE CARDINAL
N'avez-vous point laissé entrevoir qu'on finirait par vous persuader?

LA MARQUISE
Non, mon père.

LE CARDINAL
Avez-vous annoncé à la personne dont il s'agit la résolution de ne plus écouter de semblables discours à l'avenir?

LA MARQUISE
Oui, mon père.

LE CARDINAL
Cette personne vous plaît-elle?

LA MARQUISE
Mon cœur n'en sait rien, j'espère.

LE CARDINAL
Avez-vous averti votre mari?

LA MARQUISE
Non, mon père. Une honnête femme ne doit point troubler son ménage par des récits de cette sorte.

LE CARDINAL

Ne me cachez-vous rien? Ne s'est-il rien passé entre vous et la personne dont il s'agit, que vous hésitiez à me confier?

LA MARQUISE

Rien, mon père.

LE CARDINAL

Pas un regard tendre? pas un baiser pris à la dérobée?

LA MARQUISE

Non, mon père.

LE CARDINAL

Cela est-il sûr, ma fille?

LA MARQUISE

Mon beau-frère, il me semble que je n'ai pas l'habitude de mentir devant Dieu.

LE CARDINAL

Vous avez refusé de me dire le nom que je vous ai demandé tout à l'heure; je ne puis cependant vous donner l'absolution sans le savoir.

LA MARQUISE

Pourquoi cela? Lire une lettre peut être un péché, mais non pas lire une signature. Qu'importe le nom à la chose?

LE CARDINAL

Il importe plus que vous ne pensez.

LA MARQUISE

Malaspina, vous en voulez trop savoir. Refusez-moi l'absolution, si vous voulez; je prendrai pour confesseur le premier prêtre venu, qui me la donnera.

(*Elle se lève.*)

LE CARDINAL

Quelle violence, marquise! Est-ce que je ne sais pas que c'est du duc que vous voulez parler?

LA MARQUISE

Du duc! — Eh bien! si vous le savez, pourquoi voulez-vous me le faire dire?

LE CARDINAL

Pourquoi refusez-vous de le dire? Cela m'étonne.

LA MARQUISE

Et qu'en voulez-vous faire, vous, mon confesseur? Est-ce pour le répéter à mon mari que vous tenez si fort à l'entendre? Oui, cela est bien certain; c'est un tort que d'avoir pour confesseur un de ses parents. Le ciel m'est témoin qu'en m'agenouillant devant vous, j'oublie que je suis votre belle-sœur; mais vous prenez soin de me le rappeler. Prenez garde, Cibo, prenez garde à votre salut éternel, tout cardinal que vous êtes.

LE CARDINAL

Revenez donc à cette place, marquise; il n'y a pas tant de mal que vous croyez.

LA MARQUISE

Que voulez-vous dire?

LE CARDINAL

Qu'un confesseur doit tout savoir, parce qu'il peut tout diriger, et qu'un beau-frère ne doit rien dire, à certaines conditions.

LA MARQUISE

Quelles conditions?

LE CARDINAL

Non, non, je me trompe; ce n'était pas ce mot-là que je voulais employer. Je voulais dire que le duc est puissant, qu'une rupture avec lui peut nuire aux plus riches familles; mais qu'un secret d'importance entre des mains expérimentées peut devenir une source de biens abondante.

LA MARQUISE

Une source de biens! — des mains expérimentées! — Je reste là, en vérité, comme une statue. Que couves-tu, prêtre, sous ces paroles ambiguës? Il y a certains assemblages de mots qui passent par instants sur vos lèvres, à vous autres; on ne sait qu'en penser.

LE CARDINAL

Revenez donc vous asseoir là, Ricciarda. Je ne vous ai point encore donné l'absolution.

LA MARQUISE

Parlez toujours; il n'est pas prouvé que j'en veuille.

LE CARDINAL

(*Se levant.*) Prenez garde à vous, marquise! Quand on veut me braver en face, il faut avoir une armure

solide et sans défaut; je ne veux point menacer, je n'ai qu'un mot à vous dire: prenez un autre confesseur. (*Il sort.*)

LA MARQUISE

(*Seule.*) Cela est inouï. S'en aller en serrant les poings, les yeux enflammés de colère! Parler de mains expérimentées, de direction à donner à certaines choses! Eh! mais qu'y a-t-il donc? Qu'il voulût pénétrer mon secret pour en informer mon mari, je le conçois; mais, si ce n'est pas là son but, que veut-il donc faire de moi? La maîtresse du duc? Tout savoir, dit-il, et tout diriger! — Cela n'est pas possible! — Il y a quelque autre mystère plus sombre et plus inexplicable là-dessous; Cibo ne ferait pas un pareil métier. Non! cela est sûr; je le connais. C'est bon pour un Lorenzaccio; mais lui! il faut qu'il ait quelque sourde pensée, plus vaste que cela et plus profonde. Ah! comme les hommes sortent d'eux-mêmes tout à coup après dix ans de silence! Cela est effrayant.

Maintenant, que ferai-je? Est-ce que j'aime Alexandre? Non, je ne l'aime pas, non, assurément; j'ai dit que non dans ma confession, et je n'ai pas menti. Pourquoi Laurent est-il à Massa? Pourquoi le duc me presse-t-il? Pourquoi ai-je répondu que je ne voulais plus le voir? pourquoi? — Ah! pourquoi y a-t-il dans tout cela un aimant, un charme inexplicable qui m'attire? (*Elle ouvre sa fenêtre.*)

Que tu es belle, Florence, mais que tu es triste! Il

y a là plus d'une maison où Alexandre est entré la nuit, couvert de son manteau; c'est un libertin, je le sais. — Et pourquoi est-ce que tu te mêles à tout cela, toi, Florence? Qui est-ce donc que j'aime? Est-ce toi? Est-ce lui?

AGNOLO

(*Entrant.*) Madame, son Altesse vient d'entrer dans la cour.

LA MARQUISE

Cela est singulier; ce Malaspina m'a laissée toute tremblante.

SCÈNE IV

Au palais des Soderini.

*

Marie Soderini, Catherine, Lorenzo, assis.

CATHERINE

(*Tenant un livre.*) Quelle histoire vous lirai-je, ma mère?

MARIE

Ma Cattina se moque de sa pauvre mère. Est-ce que je comprends rien à tes livres latins?

CATHERINE

Celui-ci n'est point en latin, mais il en est traduit. C'est l'histoire romaine.

LORENZO

Je suis très fort sur l'histoire romaine. Il y avait une fois un jeune gentilhomme nommé Tarquin le fils.

CATHERINE

Ah! c'est une histoire de sang.

LORENZO

Pas du tout; c'est un conte de fées. Brutus était un fou, un monomane, et rien de plus. Tarquin était un duc plein de sagesse, qui allait voir en pantoufles si les petites filles dormaient bien.

CATHERINE

Dites-vous aussi du mal de Lucrèce?

LORENZO

Elle s'est donné le plaisir du péché et la gloire du trépas. Elle s'est laissé prendre toute vive comme une alouette au piège, et puis elle s'est fourré bien gentiment son petit couteau dans le ventre.

MARIE

Si vous méprisez les femmes, pourquoi affectez-vous de les rabaisser devant votre mère et votre sœur?

LORENZO

Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait horreur.

MARIE

Sais-tu le rêve que j'ai eu cette nuit, mon enfant?

LORENZO

Quel rêve?

MARIE

Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle; ma lampe était loin de

moi, sur cette table auprès de la fenêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino. Je regardais cette nuit obscure, et je me disais: il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Mes yeux se remplissaient de larmes, et je secouais la tête en les sentant couler. J'ai entendu tout d'un coup marcher lentement dans la galerie; je me suis retournée; un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras — c'était toi, Renzo: « Comme tu reviens de bonne heure! » me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe sans me répondre; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois.

LORENZO

Vous l'avez-vu?

MARIE

Comme je te vois.

LORENZO

Quand s'est-il en allé?

MARIE

Quand tu as tiré la cloche ce matin en rentrant.

LORENZO

Mon spectre, à moi! Et il s'en est allé quand je suis rentré?

MARIE

Il s'est levé d'un air mélancolique, et s'est effacé comme une vapeur du matin.

LORENZO

Catherine, Catherine, lis-moi l'histoire de Brutus.

CATHERINE

Qu'avez-vous? vous tremblez de la tête aux pieds.

LORENZO

Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera.

(*On frappe.*)

CATHERINE

C'est mon oncle Bindo et Baptista Venturi.

(*Entrent Bindo et Venturi.*)

BINDO

(*Bas à Marie.*) Je viens tenter un dernier effort.

MARIE

Nous vous laissons; puissiez-vous réussir!

(*Elle sort avec Catherine.*)

BINDO

Lorenzo, pourquoi ne démens-tu pas l'histoire scandaleuse qui court sur ton compte?

LORENZO

Quelle histoire?

BINDO

On dit que tu t'es évanoui à la vue d'une épée.

LORENZO

Le croyez-vous, mon oncle?

BINDO

Je t'ai vu faire des armes à Rome; mais cela ne m'étonnerait pas que tu devinsses plus vil qu'un chien, au métier que tu fais ici.

LORENZO

L'histoire est vraie, je me suis évanoui. Bonjour, Venturi. À quel taux sont vos marchandises? comment va le commerce?

VENTURI

Seigneur, je suis à la tête d'une fabrique de soie; mais c'est me faire injure que de m'appeler marchand.

LORENZO

C'est vrai. Je voulais dire seulement que vous aviez contracté au collège l'habitude innocente de vendre de la soie.

BINDO

J'ai confié au seigneur Venturi les projets qui occupent en ce moment tant de familles à Florence. C'est un digne ami de la liberté, et j'entends, Lorenzo, que vous le traitiez comme tel. Le temps de plaisanter est passé. Vous nous avez dit quelquefois que cette confiance extrême que le duc vous témoigne n'était qu'un piège de votre part. Cela est-il vrai ou faux? Êtes-vous des nôtres, ou n'en êtes-vous pas? voilà ce qu'il nous faut savoir. Toutes les grandes familles voient bien que le despotisme des Médicis n'est ni juste ni tolérable. De quel droit

laisserions-nous s'élever paisiblement cette maison orgueilleuse sur les ruines de nos privilèges? La capitulation n'est point observée. La puissance de l'Allemagne se fait sentir de jour en jour d'une manière plus absolue. Il est temps d'en finir et de rassembler les patriotes. Répondrez-vous à cet appel?

LORENZO

Qu'en dites-vous, seigneur Venturi? Parlez, parlez! Voilà mon oncle qui reprend haleine. Saisissez cette occasion, si vous aimez votre pays.

VENTURI

Seigneur, je pense de même et je n'ai pas un mot à ajouter.

LORENZO

Pas un mot? pas un beau petit mot bien sonore? Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une grande période autour d'un beau petit mot, pas trop court ni trop long, et rond comme une toupie. On rejette son bras gauche en arrière de manière à faire faire à son manteau des plis pleins d'une dignité tempérée par la grâce; on lâche sa période qui se déroule comme une corde ronflante, et la petite toupie s'échappe avec un murmure délicieux. On pourrait presque la ramasser dans le creux de la main, comme les enfants des rues.

BINDO

Tu es un insolent! Réponds, ou sors d'ici.

LORENZO

Je suis des vôtres, mon oncle. Ne voyez-vous pas à ma coiffure que je suis républicain dans l'âme? Regardez comme ma barbe est coupée. N'en doutez pas un seul instant; l'amour de la patrie respire dans mes vêtements le plus cachés.

(*On sonne à la porte d'entrée. La cour se remplit de pages et de chevaux.*)

UN PAGE

(*En entrant.*) Le duc!

(*Entre Alexandre.*)

LORENZO

Quel excès de faveur, mon prince! Vous daignez visiter un pauvre serviteur en personne?

LE DUC

Quels sont ces hommes-là? J'ai à te parler.

LORENZO

J'ai l'honneur de présenter à votre Altesse mon oncle Bindo Altoviti, qui regrette qu'un long séjour à Naples ne lui ait pas permis de se jeter plus tôt à vos pieds. Cet autre seigneur est l'illustre Baptista Venturi, qui fabrique, il est vrai, de la soie, mais qui n'en vend point. Que la présence inattendue d'un si grand prince dans cette humble maison ne vous trouble pas, mon cher oncle, ni vous non plus, digne Venturi. Ce que vous demandez vous sera accordé, ou vous serez en droit de dire que mes supplications n'ont aucun crédit auprès de mon gracieux souverain.

LE DUC

Que demandez-vous, Bindo?

BINDO

Altesse, je suis désolé que mon neveu...

LORENZO

Le titre d'ambassadeur à Rome n'appartient à personne en ce moment. Mon oncle se flattait de l'obtenir de vos bontés. Il n'est pas dans Florence un seul homme qui puisse soutenir la comparaison avec lui, dès qu'il s'agit du dévoûment et du respect qu'on doit aux Médicis.

LE DUC

En vérité, Renzino? Eh bien! mon cher Bindo, voilà qui est dit. Viens demain matin au palais.

BINDO

Altesse, je suis confondu. Comment reconnaître...

LORENZO

Le seigneur Venturi, bien qu'il ne vende point de soie, demande un privilège pour ses fabriques.

LE DUC

Quel privilège?

LORENZO

Vos armoiries sur la porte, avec le brevet. Accordez-le-lui, monseigneur, si vous aimez ceux qui vous aiment.

LE DUC

Voilà qui est bon. Est-ce fini? Allez, messieurs, la paix soit avec vous.

VENTURI

Altesse!... vous me comblez de joie... je ne puis exprimer...

LE DUC

(*À ses gardes.*) Qu'on laisse passer ces deux personnes.

BINDO

(*Sortant, bas à Venturi.*) C'est un tour infâme.

VENTURI

(*De même.*) Qu'est-ce que vous ferez?

BINDO

(*De même.*) Que diable veux-tu que je fasse? Je suis nommé.

VENTURI

(*De même.*) Cela est terrible.

(*Ils sortent.*)

LE DUC

La Cibo est à moi.

LORENZO

J'en suis fâché.

LE DUC

Pourquoi?

LORENZO

Parce que cela fera tort aux autres.

LE DUC

Ma foi, non, elle m'ennuie déjà. Dis-moi donc, mignon, quelle est donc cette belle femme qui ar-

range ces fleurs sur cette fenêtre? Voilà longtemps que je la vois sans cesse en passant.

LORENZO

Où donc?

LE DUC

Là-bas, en face, dans le palais.

LORENZO

Oh! ce n'est rien.

LE DUC

Rien? Appelles-tu rien ces bras-là? Quelle Vénus, entrailles du diable!

LORENZO

C'est une voisine.

LE DUC

Je veux parler à cette voisine-là. Eh! parbleu, si je ne me trompe, c'est Catherine Ginori.

LORENZO

Non.

LE DUC

Je la reconnais très bien; c'est ta tante. Peste! j'avais oublié cette figure-là. Amène-la donc souper.

LORENZO

Cela serait très difficile. C'est une vertu.

LE DUC

Allons donc! Est-ce qu'il y en a pour nous autres?

LORENZO

Je le lui demanderai, si vous voulez. Mais je vous avertis que c'est une pédante; elle parle latin.

LE DUC

Bon! elle ne fait pas l'amour en latin. Viens donc par ici; nous la verrons mieux de cette galerie.

LORENZO

Une autre fois, mignon; – à l'heure qu'il est je n'ai pas de temps à perdre: – il faut que j'aille chez le Strozzi.

LE DUC

Quoi! chez ce vieux fou?

LORENZO

Oui, chez ce vieux misérable, chez cet infâme. Il paraît qu'il ne peut se guérir de cette singulière lubie d'ouvrir sa bourse à toutes ces viles créatures qu'on nomme bannis, et que ces meurt-de-faim se réunissent chez lui tous les jours, avant de mettre leurs souliers et de prendre leurs bâtons. Maintenant, mon projet est d'aller au plus vite manger le dîner de ce vieux gibier de potence, et de lui renouveler l'assurance de ma cordiale amitié. J'aurai ce soir quelque bonne histoire à vous conter, quelque charmante petite fredaine qui pourra faire lever de bonne heure demain matin quelques-unes de toutes ces canailles.

LE DUC

Que je suis heureux de t'avoir, mignon! J'avoue que je ne comprends pas comment ils te reçoivent.

LORENZO

Bon! Si vous saviez comme cela est aisé de mentir

impudemment au nez d'un butor! Cela prouve bien que vous n'avez jamais essayé. A propos, ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez donner votre portrait, je ne sais plus à qui? J'ai un peintre à vous amener; c'est un protégé.

LE DUC

Bon, bon, mais pense à la tante. C'est pour elle que je suis venu te voir; le diable m'emporte, tu as une tante qui me revient.

LORENZO

Et la Cibo?

LE DUC

Je te dis de parler de moi à ta tante. (*Ils sortent.*)

SCÈNE V

Une salle du palais des Strozzi.

⋆

Philippe Strozzi, le prieur, Louise, occupée à travailler; Lorenzo, couché sur un sofa.

PHILIPPE

Dieu veuille qu'il n'en soit rien! Que de haines inextinguibles, implacables, n'ont pas commencé autrement! Un propos! la fumée d'un repas jasant sur les lèvres épaisses d'un débauché! voilà les guerres de famille, voilà comme les couteaux se tirent. On est insulté, et on tue; on a tué, et on est tué. Bientôt les haines s'enracinent; on berce les fils dans les

cercueils de leurs aïeux, et des générations entières sortent de terre l'épée à la main.

LE PRIEUR

J'ai peut-être eu tort de me souvenir de ce méchant propos et de ce maudit voyage à Montolivet; mais le moyen d'endurer ces Salviati?

PHILIPPE

Ah! Léon, Léon, je te le demande; qu'y aurait-il de changé pour Louise et pour nous-mêmes, si tu n'avais rien dit à mes enfants? La vertu d'une Strozzi ne peut-elle oublier un mot d'un Salviati? L'habitant d'un palais de marbre doit-il savoir les obscénités que la populace écrit sur ses murs? Qu'importe le propos d'un Julien? Ma fille en trouvera-t-elle moins un honnête mari? ses enfants la respecteront-ils moins? M'en souviendrai-je, moi, son père, en lui donnant le baiser du soir? Où en sommes-nous, si l'insolence du premier venu tire du fourreau des épées comme les nôtres? Maintenant tout est perdu; voilà Pierre furieux de tout ce que tu nous as conté. Il s'est mis en campagne; il est allé chez les Pazzi. Dieu sait ce qui peut arriver! Qu'il rencontre Salviati, voilà le sang répandu, le mien, mon sang sur le pavé de Florence! Ah! pourquoi suis-je père?

LE PRIEUR

Si l'on m'eût rapporté un propos sur ma sœur, quel qu'il fût, j'aurais tourné le dos, et tout aurait été fini là. Mais celui-là m'était adressé; il était si gros-

sier, que je me suis figuré que le rustre ne savait de qui il parlait; – mais il le savait bien.

PHILIPPE

Oui, ils le savent, les infâmes! ils savent bien où ils frappent! Le vieux tronc d'arbre est d'un bois trop solide; ils ne viendraient pas l'entamer. Mais ils connaissent la fibre délicate qui tressaille dans ses entrailles, lorsqu'on attaque son plus faible bourgeon. Ma Louise! ah! qu'est-ce donc que la raison? Les mains me tremblent à cette idée. Juste Dieu! la raison, est-ce donc la vieillesse?

LE PRIEUR

Pierre est trop violent.

PHILIPPE

Pauvre Pierre! comme le rouge lui est monté au front! comme il a frémi en t'écoutant raconter l'insulte faite à sa sœur? C'est moi qui suis un fou, car je t'ai laissé dire. Pierre se promenait par la chambre à grands pas, inquiet, furieux, la tête perdue; il allait et venait, comme moi maintenant. Je le regardais en silence; c'est un si beau spectacle qu'un sang pur montant à un front sans reproche. Ô ma patrie! pensai-je, en voilà un, et c'est mon aîné. Ah! Léon, j'ai beau faire, je suis un Strozzi.

LE PRIEUR

Il n'y a peut-être pas tant de danger que vous le pensez. — C'est un grand hasard s'il rencontre Sal-

viati ce soir. — Demain, nous verrons tous les choses plus sagement.

PHILIPPE

N'en doute pas; Pierre le tuera, ou il se fera tuer.

(*Il ouvre la fenêtre.*)

Où sont-ils maintenant? Voilà la nuit; la ville se couvre de profondes ténèbres. Ces rues sombres me font horreur; – le sang coule quelque part, j'en suis sûr.

LE PRIEUR

Calmez-vous.

PHILIPPE

À la manière dont mon Pierre est sorti, je suis sûr qu'on ne le reverra que vengé ou mort. Je l'ai vu décrocher son épée en fronçant le sourcil; il se mordait les lèvres, et les muscles de ses bras étaient tendus comme des arcs. Oui, oui, maintenant il meurt ou il est vengé; cela n'est pas douteux.

LE PRIEUR

Remettez-vous, fermez cette fenêtre.

PHILIPPE

Eh bien, Florence, apprends-la donc à tes pavés, la couleur de mon noble sang! il y a quarante de tes fils qui l'ont dans les veines. Et moi, le chef de cette famille immense, plus d'une fois encore ma tête blanche se penchera du haut de ces fenêtres, dans les angoisses paternelles! plus d'une fois ce sang, que tu bois peut-être à cette heure avec indifférence, sé-

chera au soleil de tes places. Mais ne ris pas ce soir du vieux Strozzi, qui a peur pour son enfant. Sois avare de sa famille, car il viendra un jour où tu la compteras, où tu te mettras avec lui à la fenêtre, et où le cœur te battra aussi lorsque tu entendras le bruit de nos épées.

LOUISE

Mon père! mon père! vous me faites peur.

LE PRIEUR

(*Bas à Louise.*) N'est-ce pas Thomas qui rôde sous ces lanternes? Il m'a semblé le reconnaître à sa petite taille; le voilà parti.

PHILIPPE

Pauvre ville, où les pères attendent ainsi le retour de leurs enfants! Pauvre patrie! pauvre patrie! Il y en a bien d'autres à cette heure qui ont pris leurs manteaux et leurs épées pour s'enfoncer dans cette nuit obscure; – et ceux qui les attendent ne sont point inquiets; – ils savent qu'ils mourront demain de misère, s'ils ne meurent de froid cette nuit. Et nous, dans ces palais somptueux, nous attendons qu'on nous insulte pour tirer nos épées! Le propos d'un ivrogne nous transporte de colère, et disperse dans ces sombres rues nos fils et nos amis! Mais les malheurs publics ne secouent pas la poussière de nos armes. On croit Philippe Strozzi un honnête homme, parce qu'il fait le bien sans empêcher le mal. Et maintenant, moi, père, que ne donnerais-je pas

pour qu'il y eût au monde un être capable de me rendre mon fils et de punir juridiquement l'insulte faite à ma fille! Mais pourquoi empêcherait-on le mal qui m'arrive, quand je n'ai pas empêché celui qui arrive aux autres, moi qui en avais le pouvoir? Je me suis courbé sur des livres, et j'ai rêvé pour ma patrie ce que j'admirais dans l'antiquité. Les murs criaient vengeance autour de moi, et je me bouchais les oreilles pour m'enfoncer dans mes méditations; il a fallu que la tyrannie vînt me frapper au visage pour me faire dire: Agissons! et ma vengeance a des cheveux gris.

(*Entrent Pierre avec Thomas et François Pazzi.*)

PIERRE

C'est fait; Salviati est mort. (*Il embrasse sa sœur.*)

LOUISE

Quelle horreur! tu es couvert de sang.

PIERRE

Nous l'avons attendu au coin de la rue des Archers; François a arrêté son cheval; Thomas l'a frappé à la jambe, et moi . . .

LOUISE

Tais-toi! tais-toi! tu me fais frémir. Tes yeux sortent de leurs orbites; tes mains sont hideuses; tout ton corps tremble, et tu es pâle comme la mort.

LORENZO

(*Se levant.*) Tu es beau, Pierre, tu es grand comme la vengeance.

PIERRE

Qui dit cela? Te voilà ici, toi, Lorenzaccio!

(*Il s'approche de son père.*)

Quand donc fermerez-vous votre porte à ce misérable? ne savez-vous donc pas ce que c'est, sans compter l'histoire de son duel avec Maurice?

PHILIPPE

C'est bon, je sais tout cela. Si Lorenzo est ici, c'est que j'ai de bonnes raisons pour l'y recevoir. Nous en parlerons en temps et lieu.

PIERRE

(*Entre ses dents.*) Hum! des raisons pour recevoir cette canaille! Je pourrais bien en trouver, un de ces matins, une très bonne aussi pour le faire sauter par les fenêtres. Dites ce que vous voudrez, j'étouffe dans cette chambre de voir une pareille lèpre se traîner sur nos fauteuils.

PHILIPPE

Allons, paix! tu es un écervelé. Dieu veuille que ton coup de ce soir n'ait pas de mauvaises suites pour nous! Il faut commencer par te cacher.

PIERRE

Me cacher! Et au nom de tous les saints, pourquoi me cacherais-je?

LORENZO

(*À Thomas.*) En sorte que vous l'avez frappé à l'épaule? — Dites-moi donc un peu . . . (*Il l'entraîne dans*

l'embrasure d'une fenêtre; tous deux s'entretiennent à voix basse.)

PIERRE

Non, mon père, je ne me cacherai pas. L'insulte a été publique, il nous l'a faite au milieu d'une place. Moi, je l'ai assommé au milieu d'une rue, et il me convient demain matin de le raconter à toute la ville. Depuis quand se cache-t-on pour avoir vengé son honneur? Je me promènerais volontiers l'épée nue, et sans en essuyer une goutte de sang.

PHILIPPE

Viens par ici, il faut que je te parle. Tu n'es pas blessé, mon enfant? tu n'as rien reçu dans tout cela?

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

Au palais du duc.

*

Le Duc, à demi nu, Tebaldeo, faisant son portrait, Giomo joue de la guitare.

GIOMO

(*Chantant.*)

Quand je mourrai, mon échanson,
Porte mon cœur à ma maîtresse.
Qu'elle envoie au diable la messe,
La prêtraille et les oraisons.
Les pleurs ne sont que de l'eau claire.
Dis-lui qu'elle éventre un tonneau;

Qu'on entonne un chœur sur ma bière,
J'y répondrai du fond de mon tombeau.

LE DUC

Je savais bien que j'avais quelque chose à te demander. Dis-moi, Hongrois, que t'avait donc fait ce garçon que je t'ai vu bâtonner tantôt d'une si joyeuse manière?

GIOMO

Ma foi, je ne saurais le dire, ni lui non plus.

LE DUC

Pourquoi? Est-ce qu'il est mort?

GIOMO

C'est un gamin d'une maison voisine; tout à l'heure, en passant, il m'a semblé qu'on l'enterrait.

LE DUC

Quand mon Giomo frappe, il frappe ferme.

GIOMO

Cela vous plait à dire; je vous ai vu tuer un homme d'un coup plus d'une fois.

LE DUC

Tu crois! J'étais donc gris? Quand je suis en pointe de gaieté, tous mes moindres coups sont mortels. (*À Tebaldeo.*) Qu'as-tu donc, petit? est-ce que la main te tremble? tu louches terriblement.

TEBALDEO

Rien, monseigneur, plaise à votre Altesse.

(*Entre Lorenzo.*)

LORENZO

Cela avance-t-il? Êtes-vous content de mon protégé?

(*Il prend la cotte de mailles du duc sur le sofa.*)

Vous avez là une jolie cotte de mailles, mignon! Mais cela doit être bien chaud.

LE DUC

En vérité, si elle me gênait, je n'en porterais pas. Mais c'est du fil d'acier; la lime la plus aiguë n'en pourrait ronger une maille, et en même temps c'est léger comme de la soie. Il n'y a peut-être pas la pareille dans toute l'Europe; aussi je ne la quitte guère, jamais, pour mieux dire.

LORENZO

C'est très léger, mais très solide. Croyez-vous cela à l'épreuve du stylet?

LE DUC

Assurément.

LORENZO

Au fait, j'y réfléchis à présent, vous la portez toujours sous votre pourpoint. L'autre jour, à la chasse, j'étais en croupe derrière vous, et en vous tenant à bras-le-corps, je la sentais très bien. C'est une prudente habitude.

LE DUC

Ce n'est pas que je me défie de personne; comme tu dis, c'est une habitude, – pure habitude de soldat.

LORENZO

Votre habit est magnifique. Quel parfum que ces

gants! Pourquoi donc posez-vous à moitié nu? Cette cotte de mailles aurait fait son effet dans votre portrait; vous avez eu tort de la quitter.

LE DUC

C'est le peintre qui l'a voulu. Cela vaut toujours mieux, d'ailleurs, de poser le col découvert; regarde les antiques.

LORENZO

Où diable est ma guitare? Il faut que je fasse un second dessus à Giomo. (*Il sort.*)

TEBALDEO

Altesse, je n'en ferai pas davantage aujourd'hui.

GIOMO

(*À la fenêtre.*) Que fait donc Lorenzo? Le voilà en contemplation devant le puits qui est au milieu du jardin; ce n'est pas là, il me semble, qu'il devrait chercher sa guitare.

LE DUC

Donne-moi mes habits. Où est donc ma cotte de mailles?

GIOMO

Je ne la trouve pas, j'ai beau chercher, elle s'est envolée.

LE DUC

Renzino la tenait il n'y a pas cinq minutes; il l'aura jetée dans un coin en s'en allant, selon sa louable coutume de paresseux.

GIOMO

Cela est incroyable; pas plus de cotte de mailles que sur ma main.

LE DUC

Allons, tu rêves! cela est impossible.

GIOMO

Voyez vous-même, Altesse; la chambre n'est pas si grande.

LE DUC

Renzo la tenait là, sur ce sofa. (*Entre Lorenzo.*) Qu'as-tu donc fait de ma cotte? nous ne pouvons plus la trouver.

LORENZO

Je l'ai remise où elle était. Attendez; – non, je l'ai posée sur ce fauteuil; – non, c'était sur le lit; – je n'en sais rien, mais j'ai trouvé ma guitare. (*Il chante en s'accompagnant.*)

Bonjour, madame l'abbesse . . .

GIOMO

Dans le puits du jardin, apparemment? car vous étiez penché dessus tout à l'heure d'un air tout à fait absorbé.

LORENZO

Cracher dans un puits pour faire des ronds est mon plus grand bonheur. Après boire et dormir, je n'ai pas d'autre occupation. (*Il continue à jouer.*)

Bonjour, bonjour, abbesse de mon cœur . . .

LE DUC

Cela est inouï que cette cotte se trouve perdue! Je crois que je ne l'ai pas ôtée deux fois dans ma vie, si ce n'est pour me coucher.

LORENZO

Laissez donc, laissez donc. N'allez vous pas faire un valet de chambre d'un fils de pape? Vos gens la trouveront.

LE DUC

Que le diable t'emporte! c'est toi qui l'as égarée.

LORENZO

Si j'étais duc de Florence, je m'inquiéterais d'autre chose que de mes cottes. A propos, j'ai parlé de vous à la chère tante. Tout est au mieux; venez donc un peu ici que je vous parle à l'oreille.

GIOMO

(*Bas au duc.*) Cela est singulier, au moins; la cotte de mailles est enlevée.

LE DUC

On la retrouvera. (*Il s'assoit à côté de Lorenzo.*)

GIOMO

(*À part.*) Quitter la compagnie pour aller cracher dans le puits, cela n'est pas naturel. Je voudrais retrouver cette cotte de mailles, pour m'ôter de la tête une vieille idée qui se rouille de temps en temps. Bah! un Lorenzaccio! La cotte est sous quelque fauteuil.

SCÈNE VII

Devant le palais.

*

Entre Salviati, couvert de sang et boitant; deux hommes le soutiennent.

SALVIATI

(*Criant.*) Alexandre de Médicis! ouvre ta fenêtre, et regarde un peu comme on traite tes serviteurs!

ALEXANDRE

(*À la fenêtre.*) Qui est là dans la boue? Qui se traîne aux murailles de mon palais avec ces cris épouvantables?

SALVIATI

Les Strozzi m'ont assassiné; je vais mourir à ta porte.

LE DUC

Lesquels des Strozzi, et pourquoi?

SALVIATI

Parce que j'ai dit que leur sœur était amoureuse de toi, mon noble duc. Les Strozzi ont trouvé leur sœur insultée, parce que j'ai dit que tu lui plaisais; trois d'entre eux m'ont assassiné. J'ai reconnu Pierre et Thomas; je ne connais pas le troisième.

ALEXANDRE

Fais-toi monter ici. Par Hercule! les meurtriers passeront la nuit en prison, et on les pendra demain matin.

(*Salviati entre dans le palais.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

La chambre à coucher de Lorenzo.

*

Lorenzo, Scoronconcolo, faisant des armes.

SCORONCONCOLO

Maître, as-tu assez du jeu?

LORENZO

Non, crie plus fort. Tiens, pare celle-ci! tiens, meurs! tiens, misérable!

SCORONCONCOLO

À l'assassin! on me tue! on me coupe la gorge!

LORENZO

Meurs! meurs! meurs! Frappe donc du pied.

SCORONCONCOLO

À moi, mes archers! au secours! on me tue! Lorenzo de l'enfer!

LORENZO

Meurs, infâme! Je te saignerai, pourceau, je te saignerai! Au cœur, au cœur! il est éventré. — Crie donc, frappe donc, tue donc! Ouvre-lui les entrailles! Coupons-le par morceaux, et mangeons, mangeons! J'en ai jusqu'au coude. Fouille dans la gorge, roule-le, roule! Mordons, mordons, et mangeons! (*Il tombe épuisé.*)

SCORONCONCOLO

(*S'essuyant le front.*) Tu as inventé un rude jeu,

maître, et tu y vas en vrai tigre; mille millions de tonnerres! tu rugis comme une caverne pleine de panthères et de lions.

LORENZO

Ô jour de sang, jour de mes noces! Ô soleil! soleil! il y a assez longtemps que tu es sec comme le plomb; tu te meurs de soif, soleil! son sang t'enivrera. Ô ma vengeance! qu'il y a longtemps que tes ongles poussent! Ô dents d'Ugolin! il vous faut le crâne, le crâne!

SCORONCONCOLO

Es-tu en délire? As-tu la fièvre?

LORENZO

Lâche, lâche — ruffian — le petit maigre, les pères, les filles — des adieux, des adieux sans fin — les rives de l'Arno pleines d'adieux! — Les gamins l'écrivent sur les murs. — Ris, vieillard, ris dans ton bonnet blanc — tu ne vois pas que mes ongles poussent? — Ah! le crâne, le crâne! (*Il s'évanouit.*)

SCORONCONCOLO

Maître, tu as un ennemi.

(*Il lui jette de l'eau à la figure.*)

Allons, maître, ce n'est pas la peine de tant te démener. On a des sentiments élevés ou on n'en a pas; je n'oublierai jamais que tu m'as fait avoir une certaine grâce sans laquelle je serais loin. Maître, si tu as un ennemi, dis-le, et je t'en débarrasserai sans qu'il y paraisse autrement.

LORENZO

Ce n'est rien; je te dis que mon seul plaisir est de faire peur à mes voisins.

SCORONCONCOLO

Depuis que nous trépignons dans cette chambre, et que nous y mettons tout à l'envers, ils doivent être bien accoutumés à notre tapage. Je crois que tu pourrais égorger trente hommes dans ce corridor, et les rouler sur ton plancher, sans qu'on s'aperçoive dans la maison qu'il s'y passe du nouveau. Si tu veux faire peur aux voisins, tu t'y prends mal. Ils ont eu peur la première fois, c'est vrai, mais maintenant ils se contentent d'enrager, et ne s'en mettent pas en peine jusqu'au point de quitter leurs fauteuils ou d'ouvrir leurs fenêtres.

LORENZO

Tu crois?

SCORONCONCOLO

Tu as un ennemi, maître. Ne t'ai-je pas vu frapper du pied la terre, et maudire le jour de ta naissance? N'ai-je pas des oreilles? et, au milieu de tes fureurs, n'ai-je pas entendu résonner distinctement un petit mot bien net: la vengeance? Tiens, maître, crois-moi, tu maigris — tu n'as plus le mot pour rire comme devant — crois-moi, il n'y a rien de si mauvaise digestion qu'une bonne haine. Est-ce que sur deux hommes au soleil il n'y en a pas toujours un dont l'ombre gêne l'autre? Ton médecin est dans ma gaîne; laisse-moi te guérir. (*Il tire son épée*)

LORENZO

Ce médecin-là t'a-t-il jamais guéri, toi?

SCORONCONCOLO

Quatre ou cinq fois. Il y avait un jour à Padoue une petite demoiselle qui me disait . . .

LORENZO

Montre-moi cette épée. Ah! garçon, c'est une brave lame.

SCORONCONCOLO

Essaye-la, et tu verras.

LORENZO

Tu as deviné mon mal, j'ai un ennemi. Mais pour lui je ne me servirai pas d'une épée qui ait servi pour d'autres. Celle qui le tuera n'aura ici-bas qu'un baptême; elle gardera son nom.

SCORONCONCOLO

Quel est le nom de l'homme?

LORENZO

Qu'importe? m'es-tu dévoué?

SCORONCONCOLO

Pour toi, je remettrais le Christ en croix.

LORENZO

Je te le dis en confidence, — je ferai le coup dans cette chambre; et c'est précisément pour que mes chers voisins ne s'en étonnent pas, que je les accoutume à ce bruit de tous les jours. Écoute bien, et ne te trompe pas. Si je l'abats du premier coup, ne

t'avise pas de le toucher. Mais je ne suis pas plus gros qu'une puce, et c'est un sanglier. S'il se défend, je compte sur toi pour lui tenir les mains; rien de plus, entends-tu? c'est à moi qu'il appartient. Je t'avertirai en temps et lieu.

SCORONCONCOLO

Amen.

SCÈNE II

Au palais Strozzi.

*

Entrent Philippe et Pierre.

PIERRE

Quand je pense à cela, j'ai envie de me couper la main droite. Avoir manqué cette canaille! Un coup si juste, et l'avoir manqué! À qui n'était-ce pas rendre service que de faire dire aux gens: Il y a un Salviati de moins dans les rues? Mais le drôle a fait comme les araignées — il s'est laissé tomber en repliant ses pattes crochues, et il a fait le mort de peur d'être achevé.

PHILIPPE

Que t'importe qu'il vive? ta vengeance n'en est que plus complète. On le dit blessé de telle manière, qu'il s'en souviendra toute sa vie.

PIERRE

Oui, je le sais bien, voilà comme vous voyez les choses. Tenez, mon père, vous êtes bon patriote,

mais encore meilleur père de famille; ne vous mêlez pas de tout cela.

PHILIPPE

Qu'as-tu encore en tête? Ne saurais-tu vivre un quart d'heure sans penser à mal?

PIERRE

Non, par l'enfer! je ne saurais vivre un quart d'heure tranquille dans cet air empoisonné. Le ciel me pèse sur la tête comme une voûte de prison, et il me semble que je respire dans les rues des quolibets et des hoquets d'ivrognes. Adieu, j'ai affaire à présent.

PHILIPPE

Où vas-tu?

PIERRE

Pourquoi voulez-vous le savoir? Je vais chez les Pazzi.

PHILIPPE

Attends-moi donc, car j'y vais aussi.

PIERRE

Pas à présent mon père, ce n'est pas un bon moment pour vous.

PHILIPPE

Parle-moi franchement.

PIERRE

Cela est entre nous. Nous sommes là une cinquantaine, les Ruccellaï et d'autres, qui ne portons pas le bâtard dans nos entrailles.

PHILIPPE

Ainsi donc?

PIERRE

Ainsi donc les avalanches se font quelquefois au moyen d'un caillou gros comme le bout du doigt.

PHILIPPE

Mais vous n'avez rien d'arrêté? pas de plan, pas de mesures prises? Ô enfants, enfants! jouer avec la vie et la mort! Des questions qui ont remué le monde! des idées qui ont blanchi des milliers de têtes, et qui les ont fait rouler comme des grains de sable sur les pieds du bourreau! des projets que la Providence elle-même regarde en silence et avec terreur, et qu'elle laisse achever à l'homme, sans oser y toucher! Vous parlez de tout cela en faisant des armes et en buvant un verre de vin d'Espagne, comme s'il s'agissait d'un cheval ou d'une mascarade! Savez-vous ce que c'est qu'une république, que l'artisan au fond de son atelier, que le laboureur dans son champ, que le citoyen sur la place, que la vie entière d'un royaume? le bonheur des hommes, Dieu de justice! Ô enfants, enfants! savez-vous compter sur vos doigts?

PIERRE

Un bon coup de lancette guérit tous les maux.

PHILIPPE

Guérir! guérir! Savez-vous que le plus petit coup de lancette doit être donné par le médecin? Savez-vous

qu'il faut une expérience longue comme la vie, et une science grande comme le monde, pour tirer du bras d'un malade une goutte de sang? N'étais-je pas offensé aussi, la nuit dernière, lorsque tu avais mis ton épée nue sous ton manteau? Ne suis-je pas le père de ma Louise, comme tu es son frère? N'était-ce pas une juste vengeance? Et cependant sais-tu ce qu'elle m'a coûté? Ah! les pères savent cela, mais non les enfants. Si tu es père un jour, nous en parlerons.

PIERRE

Vous qui savez aimer, vous devriez savoir haïr.

PHILIPPE

Qu'ont donc fait à Dieu ces Pazzi? Ils invitent leurs amis à venir conspirer, comme on invite à jouer aux dés, et leurs amis, en entrant dans leur cour, glissent dans le sang de leurs grands-pères. Quelle soif ont donc leurs épées? Que voulez-vous donc, que voulez-vous?

PIERRE

Et pourquoi vous démentir vous-même? Ne vous ai-je pas entendu cent fois dire ce que nous disons? Ne savons-nous pas ce qui vous occupe, quand vos domestiques voient à leur lever vos fenêtres éclairées des flambeaux de la veille? Ceux qui passent les nuits sans dormir ne meurent pas silencieux.

PHILIPPE

Où en viendrez-vous? réponds-moi.

PIERRE

Les Médicis sont une peste. Celui qui est mordu par un serpent n'a que faire d'un médecin; il n'a qu'à se brûler la plaie.

PHILIPPE

Et quand vous aurez renversé ce qui est, que voulez-vous mettre à la place?

PIERRE

Nous sommes toujours sûrs de ne pas trouver pire.

PHILIPPE

Je vous le dis, comptez sur vos doigts.

PIERRE

Les têtes d'une hydre sont faciles à compter.

PHILIPPE

Et vous voulez agir? cela est décidé?

PIERRE

Nous voulons couper les jarrets aux meurtriers de Florence.

PHILIPPE

Cela est irrévocable? vous voulez agir?

PIERRE

Adieu, mon père, laissez-moi aller seul.

PHILIPPE

Depuis quand le vieil aigle reste-t-il dans le nid, quand ses aiglons vont à la curée? Ô mes enfants! ma brave et belle jeunesse! vous qui avez la force que j'ai perdue, vous qui êtes aujourd'hui ce qu'était

le jeune Philippe, laissez-le avoir vieilli pour vous! Emmène-moi, mon fils, je vois que vous allez agir. Je ne vous ferai pas de longs discours, je ne dirai que quelques mots; il peut y avoir quelque chose de bon dans cette tête grise — deux mots, et ce sera fait. Je ne radote pas encore, je ne vous serai pas à charge; ne pars pas sans moi, mon enfant, attends que je prenne mon manteau.

PIERRE

Venez, mon noble père; nous baiserons le bas de votre robe. Vous êtes notre patriarche, venez voir marcher au soleil les rêves de votre vie. La liberté est mûre; venez, vieux jardinier de Florence, voir sortir de terre la plante que vous aimez.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III

Une rue.

*

Un officier allemand et des soldats, Thomas Strozzi, au milieu d'eux.

L'OFFICIER

Si nous ne le trouvons pas chez lui, nous le trouverons chez les Pazzi.

THOMAS

Va ton train, et ne sois pas en peine; tu sauras ce qu'il en coûte.

L'OFFICIER

Pas de menace; j'exécute les ordres du duc, et n'ai rien à souffrir de personne.

THOMAS

Imbécile! qui arrête un Strozzi sur la parole d'un Médicis! (*Il se forme un groupe autour d'eux.*)

UN BOURGEOIS

Pourquoi arrêtez-vous ce seigneur? Nous le connaissons bien, c'est le fils de Philippe.

UN AUTRE

Lâchez-le, nous répondons pour lui.

LE PREMIER

Oui, oui, nous répondons pour les Strozzi. Laisse-le aller, ou prends garde à tes oreilles.

L'OFFICIER

Hors de là, canaille! laissez passer la justice du duc, si vous n'aimez pas les coups de hallebardes.

(*Pierre et Philippe arrivent.*)

PIERRE

Qu'y a-t-il? quel est ce tapage? Que fais-tu là, Thomas?

LE BOURGEOIS

Empêche-le, Philippe, empêche-le d'emmener ton fils en prison.

PHILIPPE

En prison? et sur quel ordre?

PIERRE

En prison? sais-tu à qui tu as affaire?

L'OFFICIER

Qu'on saisisse cet homme ! (*Les soldats arrêtent Pierre.*)

PIERRE

Lâchez-moi, misérables, ou je vous éventre comme des pourceaux !

PHILIPPE

Sur quel ordre agissez-vous, monsieur?

L'OFFICIER

(*Montrant l'ordre du duc.*) Voilà mon mandat. J'ai ordre d'arrêter Pierre et Thomas Strozzi.

(*Les soldats repoussent le peuple, qui leur jette des cailloux.*)

PIERRE

De quoi nous accuse-t-on? qu'avons-nous fait? Aidez-moi, mes amis, rossons cette canaille.

(*Il tire son épée. Un autre détachement de soldats arrive.*)

L'OFFICIER

Venez ici, prêtez-moi main forte. (*Pierre est désarmé.*) En marche ! et le premier qui approche de trop près, un coup de pique dans le ventre ! Cela leur apprendra à se mêler de leurs affaires.

PIERRE

On n'a pas le droit de m'arrêter sans un ordre des Huit. Je me soucie bien des ordres d'Alexandre ! Où est l'ordre des Huit?

L'OFFICIER

C'est devant eux que nous vous menons.

PIERRE

Si c'est devant eux, je n'ai rien à dire. De quoi suis-je accusé?

UN HOMME DU PEUPLE

Comment, Philippe, tu laisses emmener tes enfants au tribunal des Huit?

PIERRE

Répondez donc, de quoi suis-je accusé?

L'OFFICIER

Cela ne me regarde pas.

(*Les soldats sortent avec Pierre et Thomas.*)

PIERRE

(*En sortant.*) N'ayez aucune inquiétude, mon père; les Huit me renverront souper à la maison, et le bâtard en sera pour ses frais de justice.

PHILIPPE

(*Seul, s'asseyant sur un banc.*) J'ai beaucoup d'enfants, mais pas pour longtemps, si cela va si vite. Où en sommes-nous donc si une vengeance aussi juste que le ciel que voilà est clair, est punie comme un crime ! Eh quoi ! les deux aînés d'une famille vieille comme la ville, emprisonnés comme des voleurs de grand chemin ! la plus grossière insulte châtiée, un Salviati frappé, seulement frappé, et des hallebardes en jeu ! Sors donc du fourreau, mon épée. Si le saint appareil des exécutions judiciaires devient la cuirasse des ruffians et des ivrognes, que la hache et le poignard, cette arme des assassins, protègent l'homme de bien.

Ô Christ! La justice devenue une entremetteuse! L'honneur des Strozzi souffleté en place publique, et un tribunal répondant des quolibets d'un rustre! Un Salviati jetant à la plus noble famille de Florence son gant taché de vin et de sang, et, lorsqu'on le châtie, tirant pour se défendre le coupe-tête du bourreau! Lumière du soleil! j'ai parlé, il n'y a pas un quart d'heure, contre les idées de révolte, et voilà le pain qu'on me donne à manger, avec mes paroles de paix sur les lèvres! Allons, mes bras, remuez! et toi, vieux corps courbé par l'âge et par l'étude, redresse-toi pour l'action!

(*Entre Lorenzo.*)

LORENZO

Demandes-tu l'aumône, Philippe, assis au coin de cette rue?

PHILIPPE

Je demande l'aumône à la justice des hommes; je suis un mendiant affamé de justice, et mon honneur est en haillons.

LORENZO

Quel changement va donc s'opérer dans le monde, et quelle robe nouvelle va revêtir la nature, si le masque de la colère s'est posé sur le visage auguste et paisible du vieux Philippe? Ô mon père, quelles sont ces plaintes? pour qui répands-tu sur la terre les joyaux les plus précieux qu'il y ait sous le soleil, les larmes d'un homme sans peur et sans reproche?

PHILIPPE

Il faut nous délivrer des Médicis, Lorenzo. Tu es un Médicis toi-même, mais seulement par ton nom. Si je t'ai bien connu, si la hideuse comédie que tu joues m'a trouvé impassible et fidèle spectateur, que l'homme sorte de l'histrion! Si tu as jamais été quelques chose d'honnête, sois-le aujourd'hui. Pierre et Thomas sont en prison.

LORENZO

Oui, oui, je sais cela.

PHILIPPE

Est-ce là ta réponse? Est-ce là ton visage, homme sans épée?

LORENZO

Que veux-tu? dis-le, et tu auras alors ma réponse.

PHILIPPE

Agir! Comment, je n'en sais rien. Quel moyen employer, quel levier mettre sous cette citadelle de mort, pour la soulever et la pousser dans le fleuve, quoi faire, que résoudre, quels hommes aller trouver, je ne puis le savoir encore, mais agir, agir, agir! Ô Lorenzo, le temps est venu. N'es-tu pas diffamé, traité de chien et de sans cœur? Si je t'ai tenu en dépit de tout ma porte ouverte, ma main ouverte, mon cœur ouvert, parle, et que je voie si je me suis trompé. Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo, et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà? Cet homme n'aime-t'il pas sa

patrie, n'est-il pas dévoué à ses amis? Tu le disais, et je l'ai cru. Parle, parle, le temps est venu.

LORENZO

Si je ne suis pas tel que vous le désirez, que le soleil me tombe sur la tête!

PHILIPPE

Ami, rire d'un vieillard désespéré, cela porte malheur. Si tu dis vrai, à l'action! J'ai de toi des promesses qui engageraient Dieu lui-même, et c'est sur ces promesses que je t'ai reçu. Le rôle que tu joues est un rôle de boue et de lèpre, tel que l'enfant prodigue ne l'aurait pas joué dans un jour de démence — et cependant je t'ai reçu. Quand les pierres criaient à ton passage, quand chacun de tes pas faisait jaillir des mares de sang humain, je t'ai appelé du nom sacré d'ami, je me suis fait sourd pour te croire, aveugle pour t'aimer; j'ai laissé l'ombre de ta mauvaise réputation passer sur mon honneur, et mes enfants ont douté de moi en trouvant sur ma main la trace hideuse du contact de la tienne. Sois honnête, car je l'ai été; agis, car tu es jeune, et je suis vieux.

LORENZO

Pierre et Thomas sont en prison; est-ce là tout?

PHILIPPE

Ô ciel et terre! oui, c'est là tout — presque rien, deux enfants de mes entrailles qui vont s'asseoir au banc des voleurs — deux têtes que j'ai baisées autant

de fois que j'ai de cheveux gris, et que je vais trouver demain matin clouées sur la porte de la forteresse — oui, c'est là tout, rien de plus, en vérité.

LORENZO

Ne me parle pas sur ce ton. Je suis rongé d'une tristesse auprès de laquelle la nuit la plus sombre est une lumière éblouissante.

(*Il s'assied près de Philippe.*)

PHILIPPE

Que je laisse mourir mes enfants, cela est impossible, vois-tu! On m'arracherait les bras et les jambes, que, comme le serpent, les morceaux mutilés de Philippe se rejoindraient encore est se lèveraient pour la vengeance. Je connais si bien tout cela! Les Huit! un tribunal d'hommes de marbre! une forêt de spectres, sur laquelle passe de temps en temps le vent lugubre du doute qui les agite pendant une minute, pour se résoudre en un mot sans appel. Un mot, un mot, ô conscience! Ces hommes-là mangent, ils dorment, ils ont des femmes et des filles! Ah! qu'ils tuent, qu'ils égorgent, mais pas mes enfants, pas mes enfants!

LORENZO

Pierre est un homme; il parlera, et il sera mis en liberté.

PHILIPPE

Ô mon Pierre, mon premier né!

LORENZO

Rentrez chez vous, tenez-vous tranquille — ou faites mieux, quittez Florence. Je vous réponds de tout, si vous quittez Florence.

PHILIPPE

Moi, un banni! moi dans un lit d'auberge à mon heure dernière! Ô Dieu! et tout cela pour une parole d'un Salviati!

LORENZO

Sachez-le, Salviati voulait séduire votre fille, mais non pas pour lui seul. Alexandre a un pied dans le lit de cet homme; il y exerce le droit du seigneur sur la prostitution.

PHILIPPE

Et nous n'agirions pas! Ô Lorenzo, Lorenzo! tu es un homme ferme, toi; parle-moi, je suis faible, et mon cœur est trop intéressé dans tout cela. Je m'épuise, vois-tu, j'ai trop réfléchi ici-bas, j'ai trop tourné sur moi-même, comme un cheval de pressoir — je ne vaux plus rien pour la bataille. Dis-moi ce que tu penses, je le ferai.

LORENZO

Rentrez chez vous, mon bon monsieur.

PHILIPPE

Voilà qui est certain, je vais aller chez les Pazzi. Là sont cinquante jeunes gens, tous déterminés. Ils ont juré d'agir; je leur parlerai noblement, comme un Strozzi et comme un père, et ils m'entendront. Ce

soir, j'inviterai à souper les quarante membres de ma famille; je leur raconterai ce qui m'arrive. Nous verrons, nous verrons! rien n'est encore fait. Que les Médicis prennent garde à eux! Adieu, je vais chez les Pazzi; aussi bien, j'y allais avec Pierre, quand on l'a arrêté.

LORENZO

Il y a plusieurs démons, Philippe. Celui qui te tente en ce moment n'est pas le moins à craindre de tous.

PHILIPPE

Que veux-tu dire?

LORENZO

Prends-y garde, c'est un démon plus beau que Gabriel. La liberté, la patrie, le bonheur des hommes, tous ces mots résonnent à son approche comme les cordes d'une lyre; c'est le bruit des écailles d'argent de ses ailes flamboyantes. Les larmes de ses yeux fécondent la terre, et il tient à la main la palme des martyrs. Ses paroles épurent l'air autour de ses lèvres; son vol est si rapide, que nul ne peut dire où il va. Prends-y garde! Une fois dans ma vie, je l'ai vu traverser les cieux. J'étais courbé sur mes livres — le toucher de sa main a fait frémir mes cheveux comme une plume légère. Que je l'aie écouté ou non, n'en parlons pas.

PHILIPPE

Je ne te comprends qu'avec peine, et je ne sais pourquoi j'ai peur de te comprendre.

LORENZO

N'avez-vous dans la tête que cela — délivrer vos fils? Mettez la main sur la conscience. — Quelque autre pensée plus vaste, plus terrible, ne vous entraîne-t-elle pas, comme un chariot étourdissant, au milieu de cette jeunesse?

PHILIPPE

Eh bien! oui, que l'injustice faite à ma famille soit le signal de la liberté. Pour moi, et pour tous, j'irai!

LORENZO

Prends garde à toi, Philippe, tu as pensé au bonheur de l'humanité.

PHILIPPE

Que veut dire ceci? Es-tu dedans comme au dehors une vapeur infecte? Toi qui m'as parlé d'une liqueur précieuse dont tu étais le flacon, est-ce là ce que tu renfermes?

LORENZO

Je suis en effet précieux pour vous, car je tuerai Alexandre.

PHILIPPE

Toi?

LORENZO

Moi, demain ou après-demain. Rentrez chez vous, tâchez de délivrer vos enfants – si vous ne le pouvez pas, laissez-leur subir une légère punition – je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux, et je vous répète que, d'ici à quelques jours, il

n'y aura pas plus d'Alexandre de Médicis à Florence, qu'il n'y a de soleil à minuit.

PHILIPPE

Quand cela serait vrai, pourquoi aurais-je tort de penser à la Liberté? Ne viendra-t'elle pas quand tu auras fait ton coup, si tu le fais?

LORENZO

Philippe, Philippe, prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta tête grise; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés.

PHILIPPE

Si tu caches sous ces sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parle; tu m'irrites singulièrement.

LORENZO

Tel que tu me vois, Philippe, j'ai été honnête. J'ai cru à la vertu, à la grandeur humaine, comme un martyr croit à son Dieu. J'ai versé plus de larmes sur la pauvre Italie, que Niobé sur ses filles.

PHILIPPE

Eh bien, Lorenzo?

LORENZO

Ma jeunesse a été pure comme l'or. Pendant vingt ans de silence, la foudre s'est amoncelée dans ma poitrine; et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout à coup, une certaine nuit que j'étais assis dans les ruines du Colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai; je tendis vers le

ciel mes bras trempés de rosée, et je jurai qu'un des tyrans de la patrie mourrait de ma main. J'étais un étudiant paisible, je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand on devient amoureux.

PHILIPPE

J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je crois rêver.

LORENZO

Et moi aussi. J'étais heureux alors, j'avais le cœur et les mains tranquilles; mon nom m'appelait au trône, et je n'avais qu'à laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toutes les espérances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal, mais j'étais bon, et, pour mon malheur éternel, j'ai voulu être grand. Il faut que je l'avoue, si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran, quel qu'il fût, l'orgueil m'y a poussé aussi. Que te dirais-je de plus? Tous les Césars du monde me faisaient penser à Brutus.

PHILIPPE

L'orgueil de la vertu est un noble orgueil. Pourquoi t'en défendrais-tu?

LORENZO

Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature est la pensée qui m'a travaillé. Pour com-

prendre l'exaltation fiévreuse qui a enfanté en moi le Lorenzo qui te parle, il faudrait que mon cerveau et mes entrailles fussent à nu sous un scalpel. Une statue qui descendrait de son piédestal pour marcher parmi les hommes sur la place publique, serait peut-être semblable à ce que j'ai été le jour où j'ai commencé à vivre avec cette idée: il faut que je sois un Brutus.

PHILIPPE

Tu m'étonnes de plus en plus.

LORENZO

J'ai voulu d'abord tuer Clément VII. Je n'ai pas pu le faire, parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps. J'ai recommencé mon ouvrage avec Alexandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humanité; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavarde d'un paralytique comme Cicéron. Je voulais arriver à l'homme, me prendre corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, porter mon épée sanglante sur la tribune, et laisser la fumée du sang d'Alexandre monter au nez des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée.

PHILIPPE

Quelle tête de fer as-tu, ami! quelle tête de fer!